

# ANCIENNETÉ ET EXPANSION DES ROUMAINS D'APRÈS LA TOPONYMIE, L'ONOMASTIQUE ET LA LANGUE

## TERRITOIRE DE FORMATION DU PEUPLE ROUMAIN ET DE LA LANGUE ROUMAINE

Personne aujourd'hui ne conteste la latinité de la langue roumaine. Tous les linguistes — étrangers et roumains sans distinction — admettent que la langue roumaine repose sur le latin vulgaire, dont elle s'est formée de la même manière que ses soeurs d'Occident, mais dans des circonstances différentes et sous l'effet d'autres influences.

Il y a cependant divergence d'opinions quant au territoire où s'est formée la langue roumaine, sur l'origine ethnique de ceux qui l'ont parlée sur ce territoire et qui la parlent encore aujourd'hui, sur la manière dont la langue roumaine et le peuple qui la parle se sont répandus hors du territoire de formation et sur l'époque de cette expansion.

Les uns ont cru que le berceau du peuple roumain a été uniquement en Dacie ; d'autres pensent qu'il doit être placé uniquement dans la Péninsule des Balkans (Illyrie, Mésie) ; beaucoup s'accordent à croire que la langue roumaine a pris naissance aussi bien en Dacie qu'au Sud du Danube ; quelques-uns ont pensé aux bords de l'Adriatique, etc. <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> On peut trouver, presque en entier, la bibliographie concernant cette question, chez A. Philippide, *Originea Românilor* (L'origine des Roumains), Iași 1925, I, p. 662 et suiv., de même que dans le livre de A. Sacerdoțeanu, *Considerații asupra istoriei Românilor în evul mediu* (Considérations sur l'histoire des Roumains au moyen-âge), Bucarest 1936, (traduction de revue et complétée l'ancien ouvrage : *Considérations sur l'histoire des Roumains au Moyen-Âge*, Paris 1929). Consulter, en dernier lieu, N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), I-II, Bucarest 1936, en commençant par le I-er vol., 2-e partie du Livre IV, p. 307 et suiv.). On peut, mais avec beaucoup

Les efforts de l'histoire et de la philologie hongroises pour prouver que le peuple roumain et la langue roumaine se sont

d'attention, se servir du pamphlet aux grandes prétentions scientifiques mais d'une érudition d'emprunt et plein d'interprétations fausses et tendancieuses, de Tamás (Trem) L., *Rómaiak, románok és oláhok Dácia Trájdánban*, Budapest 1935 (traduit en français dans *Archivum Europae centro-orientalis*, Budapest 1935, t. I, et. t. II, 1936).

Comme preuve de ces affirmations, je donne ici quelques exemples caractéristiques. Je m'occuperai ailleurs de l'ouvrage en son entier.

Aux pages 121, 197—198 et 218, L. Tamás devant prouver qu'au XIII<sup>e</sup> siècle il y avait peu de Roumains en Transylvanie, et, m'imputant que je „me tais” sur un document de l'année 1293, change l'*ac* de „universos Olacos in possessionibus nobilium vel quorumlibet aliorum residentes *ac* praedium nostrum regale Scekes vocatum, ordinassemus revocari, reduci et etiam compelli, redire invitos” (voir Zimmerman-Werner, *Urkundenbuch*, etc., I, p. 195, no. 264, auquel il se réfère), avec Hunfalvy (*Az Oláhok története*, I, p. 381 et suiv.) et János Székely (*Roumains et Hongrois en Transylvanie*, dans la *Revue des Etudes Hongroises*, VI, 1928, p. 274), en „*ad praedium nostrum*”, etc.; de la sorte, il peut, évidemment, grouper tous les Roumains de Transylvanie, du XIII<sup>e</sup> siècle, sur le territoire d'un seul domaine royal, celui de Secaş (*Szekes* en hongrois). Karácsonyi, dans un de ses ouvrages publié dans *Századok* en 1910, avait fait la même erreur; N. Iorga, dans son *Istoria Românilor din Ardeal și Ungaria* (Histoire des Roumains de la Transylvanie et Hongrie) vol. I, Bucarest 1915, p. 65, l'avait corrigée.

A la page 141, n. 41, il dit que Στρόγγος de Procope ne peut s'accorder avec le grec σπάγγ, car „tous les dérivés grecs ont le radical σπαγγ. Mais s'il ne s'était basé uniquement sur une faute évidente d'impression dans mon ouvrage : *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și onomastice* (Les Roumains aux IX<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles sur la base de la toponymie et de l'onomastique) București 1933, p. 62, où je montre que le roumain „*strungă*” doit dériver du grec (il s'agit de „<\*στρογγύλος” au lieu de (στρογγύλος) et s'il avait ouvert Boisacq, DEGz, qu'il cite après moi, ou Walde, LEWz s. v. *stringo*, ou n'importe quel dictionnaire grec, il aurait trouvé στρογγύλος (<\*σπαγγύλος), στρογγυλαίνω, στρογγυλίζω, στρογγύλλω, στρογγυλόω, στρογγυλότης, et il aurait alors compris qu'un rapport entre Στρόγγος et σπαγγξ est possible.

Pour pouvoir réfuter l'explication *Ontelke* (p. 186—187) et *Onuz, Vonucz*, du nom de personne *Onu, Onuș* (p. 189), il affirme que dans la langue roumaine on ne peut employer de nom de personne sans aucun suffixe comme nom topique (p. 188, n. 143) quoiqu'on puisse donner toute une liste de cette catégorie de noms (cf. *Acmar* < *Otmar*, *Ardan* < *Iordan*, *Bălan*, *Bulc*, *Balomir*, *Blaș*, *Bogomir*, *Bulbuc*, *Buteasa*, *Ciuruleasa*, *Corbu*, *Dăncu*, *Dej*, *Dezmir*, *Iara*, *Lupșa*, *Negru*, *Solomon*, *Solovăstru*, etc., etc., en Transylvanie; *Achim*, *Acsinte*, *Adam*, *Agaston*, *Agapia*, *Agiud*, *Ahmed*, *Albota*, *Badiu*, *Bădeasa*, *Băduleasa*, *Bălan*, *Bălani*, *Bălăneasa*, *Bălașa*, etc., etc., dans la Roumanie d'avant guerre). Il y a encore les dérivés de *Ion* : *Ionișă*, *Ionele*, *Ioneasa*, *Ionești*, *Iomulești*, *Oneasa*, *Onești*, etc. *Alba* (p. 188) comme nom de lieu existe aussi dans d'autres régions roumaines (voir I. Iordan, *Rumänische Toponomastik*, I, Bonn, u. Leipzig 1924, p. 34 etc.).

formés uniquement au Sud du Danube resteront vains<sup>1</sup>; le problème du territoire de formation du peuple roumain ne peut pas être résolu par des recherches unilatérales et par l'interprétation subjective des sources historiques et archéologiques. Comme l'a déjà démontré J. Jung<sup>2</sup> et, dernièrement encore, A. Dopsch<sup>3</sup>, nous devons tenir compte aussi : 1) du parallélisme que nous présente l'évolution des autres „Romaniae” pour lesquelles on a définitivement rejeté la théorie dite „théorie de la catastrophe” (Katastrophentheorie) et d'une „césure culturelle” (Kulturzásur) intervenue en même temps que leur passage sous la domination des „barbares”, notamment des Germains (Goths, etc.); 2) de l'étendue actuelle du territoire occupé par le peuple roumain comparée à celle du passé, et des causes pour lesquelles elle n'est pas restée la même; 3) de la vie sociale, passée et actuelle, du peuple roumain (spécialement de la vie pastorale et rustique); 4) de la langue et surtout des éléments étrangers de la langue roumaine et des éléments que celle-ci a donnés à d'autres langues, de leur ancienneté et de leur géographie; 5) de la toponymie des régions habitées par les Roumains, actuellement et jadis, de l'ancienneté des noms de lieux d'origine roumaine et de leur géographie.

D'après les dernières investigations, le territoire qui a donné naissance au peuple roumain — différant quant à la langue de la population romane de Dalmatie, avec laquelle pourtant elle a de nombreux points communs — été la région latinisée de l'Europe orientale, par conséquent la Mésie Supérieure, la Mésie Inférieure ou, en d'autres termes, la Serbie, le Sud-Ouest de la Bulgarie, la Bulgarie comprise entre le Danube et les Balkans, la Dobroudja, l'Olténie, la région de la Valachie et de la Moldavie avoisinant le Danube, la région danubienne et maritime de la Bessarabie jusqu'aux environs d'Akkerman (Cetatea-Albă), la Transylvanie, le Banat et la province de Sirmium<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Consulter Tamás, *ouvr. cit.*, p. 49 et suiv.; Alföldi A., *A gót mozgalom és Dácia feladása* (Egyet. Phil. Közl., LIII, 1929, p. 161—180; LIV, 1930, pp. 1—20, 81—95, 164—170.; Buday A., *Van-e alapja a dákoromán kontinuitás elméletének?* dans *Emlékkönyv Dr. Klebersberg Kuno... emlékére*, Budapest 1925, pp. 127—137, etc.

<sup>2</sup> J. Jung, *Römer und Romanen in den Donauländer*, Innsbruck 1877.

<sup>3</sup> A. Dopsch, *Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung*, 2-e éd., I—II, Wien 1923—24.

<sup>4</sup> A. Philippide, *ouvr. cit.*, p. 657; cf. aussi Th. Capidan, *Romanitatea balcanică* (La romanité balkanique), București 1936, pp. 58—59;... Les Roumains actuels connus aux quatre coins du monde ne représentent pas seulement

La limite de ce territoire, au Nord, serait l'extrême ligne atteinte par la culture latine ; au Sud, la frontière entre les cultures latine et grecque.

D'après C. Jireček<sup>1</sup>, cette frontière commençait, sur la rive orientale de la Mer Adriatique, à un endroit proche de la ville de *Lissos*, passait vers l'Est par les montagnes des Mirdites et de Dardanie, continuait dans la Macédonie du Nord, entre *Scupi* et *Stobi* (ruines actuelles à l'endroit même où le *Tsärna* se jette dans le *Vardar*), laissait les villes de *Naissus* (Niš), *Remesiana* (Bela Palanka) à la zone d'influence latine et *Pautalia* (Künstendil) et *Serdica* (Sofia) avec toute la région de Pirot à la zone d'influence grecque. De là, la frontière se dirigeait le long du versant septentrional des Balkans jusqu'à la Mer Noire.

P. Skok place cette frontière un peu plus au Sud<sup>2</sup>.

Je considère comme faisant partie du territoire de formation du peuple roumain la Mésie Supérieure et la Mésie Inférieure, non seulement parce que ces provinces ont été parmi les plus, latinisées, mais surtout parce que c'est là qu'ont été transférés,

---

es descendants de la latinité balkanique septentrionale et des régions latinisées de la rive gauche du Danube, mais encore de la péninsule entière telle qu'elle a existé après sa conquête faite par les Romains''.

<sup>1</sup> C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I, *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, Phil.-hist. Cl., XLVIII, Wien 1901, I p. 13 et 20 ; *Archeol.-epigraphische Mitteilungen*, X p. 44 et *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, p. 39 ; cf. aussi K. Kadlec, *Deutsche Literaturzeitung*, Berlin, XCIII 1918, pp. 703—704 ; D. Scheludko, *Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen*, dans *Balkan-Archiv*, III p. 254 et suiv. ; A. Bunea, *Incercare de istoria Românilor până la 1382*, (Essai sur l'histoire des Roumains jusqu'en 1382) pp. 16—18 et suiv. ; A. Philippide, *Originea Românilor*, I pp. 70—712 ; I. Şiadbei, *Le latin dans l'Empire d'Orient*, extrait de l'*Arkiva*, XXXIX (1932), pp. 3—4 ; C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneştilor* (Sur la „Vlachie" des Assénides), dans *Lucrările Inst. de Geogr. al Univ. din Cluj*, IV (1928) p. 117.

<sup>2</sup> P. Skok, *Byzantion comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques*, dans *Byzantion*, V 1931, pp. 371—372 (cf. aussi chez Th. Capidan, *Aromânii, Dialectul aromân* (Les Aroumains, Le dialecte aroumain) Bucureşti 1932, p. 25, n. 1. Auparavant A. Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 70—72 ; G. Schütte, *Über die alte politische Geographie der nichtklassischen Völker Europas*, dans *Indogerm. Forschungen*, XV pp. 211—336, spécialement, pp. 298—299 (cf. K. Sandfeld, *Linguistique balcanique, Problèmes et résultats*, Paris 1930, p. 17) ; C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V. *Aus 500 Jahren vorrömischer und römischer Geschichte* I. Teil : *Bis zur Festsetzung der Römer in Transdanuvien*, Wien-Leipzig 1932, pp. 160—161 (cf. aussi S. Puşcariu, *Dacoromania*, VII, 1931—33, p. 494).

d'après les historiens romains Festus Rufus (*Breviarium rerum gestarum populi Romani*, VIII) et Eutrope (*Breviarium hist. rom.*, VIII), lors de l'évacuation de la Dacie, c'est-à-dire d'après les uns sous Maxime entre 235—238, d'après d'autres à la fin du règne de Gallien en 268 ; enfin, d'après la majorité des historiens sous Aurélien en 270—271 après J. C.), „les Romains” et, selon les mots de Flavius Vopiscus (*Divus Aurelianus*, XXXIX), qui falsifie leur texte, „l'armée et les provinciaux”, les „peuples”<sup>1</sup>.

Au territoire de formation du peuple roumain appartenait aussi la Pannonie, parce qu'elle eut d'étroites relations avec la Mésie et fut même, en partie, englobée dans la Mésie<sup>2</sup>.

De même que la vie romaine n'a pas cessé dans le Noricum et en Rhétie lors de la conquête de ces provinces par les Germains<sup>3</sup>, malgré l'affirmation d'Eugippius, dans *Vita S. Severini*, chap. 45, d'après laquelle en 488, au temps d'Odoacre : „Onuolfus vero praecepto fratris (i. e. Odoacri) admonitus universos jussit ad Italiam migrare Romanos<sup>4</sup>... Universi per comitem Pierium compellebantur exire”, elle ne cessa pas non plus en Pannonie, occupée par les Huns en 377 et livrée en 588 aux Avars, lorsque la population passa de la „Pannonia Secunda” sur la rive droite de la Save<sup>5</sup> : „sie lebte fort, wenn auch in veränderten, mitunter besseren Verhältnissen als früher”.<sup>6</sup> Les relations que nous donnent Saint Jérôme<sup>7</sup>, Salvien<sup>8</sup> et Priscus<sup>9</sup> à ce sujet

<sup>1</sup> Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIII, dont Vopiscus s'est également inspiré, en parlant de Licinius Gallienus dit seulement : „Et amissa trans Istrum, quae Traianus quaesierat”.

<sup>2</sup> Voir A. Philippide, *ouvr. cit.*, I p. 281, qui nous dit seulement que la Mésie Inférieure comprend encore une partie du Sud des provinces de la Pannonie Supérieure et Inférieure ; cf. aussi N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. II, p. 223.

<sup>3</sup> Voir Jung, *ouvr. cit.*, pp. 182—184 ; Dopsch, *ouvr. cit.*, I, pp. 118—122.

<sup>4</sup> Cf. Jung, *ouvr. cit.*, p. 205, n. 2 ; Dopsch, *ouvr. cit.*, p. 134 ; A. Budinszky, *Die Ausbreitung der lateinischen Sprache über Italien und die Provinzen des römischen Reiches*, Berlin 1881, p. 167 ; M. Friedwagner, *Über die Sprache und Urheimat der Rumänen in ihrer Frühzeit*, Halle (Saale) 1934, p. 648 ; N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. II pp. 14, 205 et 209. D'après Tamás, évidemment, qui a supprimé ce „bestes Analogon” d'„Eugippius”, nous ne devons pas lui donner l'importance que lui attribue Jung, *l. c.*, et Tr. Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen*, Bonn 1891, p. 76 et suiv., pour la continuité de la vie romaine de la Pannonie et de la Dacie.

<sup>5</sup> C. I. L., III, p. 416 ; voir aussi Philippide, *ouvr. cit.*, p. 427.

<sup>6</sup> Jung, *ouvr. cit.*, p. 182.

<sup>7</sup> Saint Jérôme, *Ep.*, CXXIII, 17.

<sup>8</sup> Salvien, *De gubernatione Dei*, V 8.

<sup>9</sup> Prisci *Exc. de leg.*, p. 193 (éd. Bonn). On trouve, en roumain, la tra-

sont concluantes. A l'appui de ce qu'ils avancent il faut joindre aussi la note d'un chroniqueur syrien qu'on trouve dans C. Jireček : „Les Avars et les Slaves disaient aux habitants : Semez et récoltez, nous ne vous retiendrons qu'une partie" <sup>1</sup>.

P. P. Panaitescu relève de même, dans la critique qu'il fait du livre de P. Mutafciev <sup>2</sup> que, dans le traité entre Attila et Théodore II, il est fait mention des foires tenues par les Huns auxquelles les habitants de l'Empire d'Orient pouvaient aussi participer <sup>3</sup>. Il y est dit aussi que la population des régions danubiennes a souvent été favorable aux barbares, ou bien que la cité de Viminacium a été livrée aux Huns par la population même.

Si les monuments écrits ne sont pas assez éloquents sur la vie romaine de la Pannonie, par contre, les découvertes archéologiques et en premier lieu numismatiques nous indiquent les régions où cette vie s'est maintenue. En aucun cas la vie rurale et pastorale romaine n'a dû cesser même sous la domination des Huns et des Avars <sup>4</sup>.

Jusqu'au VIII-e siècle, lors de la tempête avare, la langue romane de Pannonie s'est formée sous les mêmes influences illyriques et mésiennes (donc thraces) que la langue roumaine des deux Mésies et de Dacie. Des conditions identiques

---

duction complète du passage, p. 190—194, chez Philippide, *ouvr. cit.* pp. 785—787, qui nous indique qu'il s'agit d'un „Grec" citoyen romain (et non de „ein Römer", comme avance Jung, p. 183). Cf. aussi V. Grecu, *Cetățeanul roman din Priscus dela curțile lui Attila* (Le citoyen romain de Priscus à la cour d'Attila) dans *Codrul Cosminului*, VIII 1933—34, Cernăuți 1934, pp. 432—438, qui conclue que „si un citoyen romain, négociant grec, tombé entre les mains des barbares, n'a pas senti la nécessité de retourner dans l'Empire, les anciens éléments romains, établis depuis plus longtemps dans les provinces occupées par les barbares, en auront senti d'autant moins la nécessité" (p. 438).

<sup>1</sup> C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, p. 95. Cf. à ce sujet aussi A. Philippide, *ouvr. cit.*, p. 422, note.

<sup>2</sup> *Bălgari i Rumâni v istorijata na Dunavskité zemi* (Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens), Sofia 1927; cf. le compte rendu dans *Revista Aromânească*, I 1929, no. 1, p. 18.

<sup>3</sup> *Prisci exc.*, p. 168, éd. Bonn.

<sup>4</sup> Voir A. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien* dans *Ungarische Bibliothek*, Reihe I, Heft 10 et 12, et *Ungarische Jahrbücher*, III et IV; J. Pfister, *Pannonien in politisch-geographischer Betrachtung*, dans *Ungarische Jahrbücher*, VIII 1928, pp. 152—153; et spécialement Pleidell A., *A magyar várostörténet első fejezete*, c. III, dans *Századok*, LXVIII 1934, pp. 106—200.

de développement supposent des résultats identiques. Nous pouvons donc supposer d'une manière évidente que la langue romane de Pannonie a été identique au roumain, ou du moins qu'elle a eu des ressemblances très proches avec la langue roumaine, qu'elle en a été — peut-être — un dialecte. Si cette langue avait subsisté et si elle était restée isolée, elle aurait pris très probablement un aspect en grande partie différent de la langue roumaine actuelle. Mais cette langue n'a pas été isolée du reste de la romanité orientale ni avant le VIII<sup>e</sup> siècle, ni ultérieurement.

C'est cette population qui a dû conserver et transmettre aux peuples installés plus tard en Pannonie le petit nombre de noms de lieux anciens qui s'y sont conservés : *Sirmium* > *Sermu* > *Srëmu*; *Arrabo* > *Rabo* hongr. *Rába* > tchèque *Rab* > allem. *Raab*; *Salla* > hongr. *Szala* > *Zala*; *Savus*, *Saus*, *Sava* > *Sava*; *Dravus*, *Dravis*, *Draus* > *Drava*; *Colapis* > *Kulpa*, etc.

En effet, c'est de cette population à la langue ressemblant au roumain actuel qu'a pu nous parvenir la forme *Zelice*, diminutif de *Zala*. (Voir *Chron. Pict.*, éd. M. Florianus, I, 2, p. 160; „juxta fontes rivorum *Zala* et *Zelice*”). On connaît la particularité caractéristique de la langue roumaine de transformer le *a* atone en *ă*, que les étrangers rendent, dans la prononciation et l'écriture par un *e*<sup>1</sup>.

Le même phénomène, amené cette fois par un suffixe d'origine romane (cf. *-ut*, *uřă*, *it. -uzzo*, *-ucciv* < *-uceus*, voir G. Pascu, *Sufixele românești*, (Les suffixes roumains, București, 1916, p. 159) nous le retrouvons dans le diminutif de *Raba*, attesté d'abord chez l'Anonyme du Roi Béla, chap. 50, ensuite dans différents documents commençant par l'année 1220 : *Rabuca*, *Rebuca*, *Rebuca* d'où les formes actuelles *Răbca* et *Repce*, *Répce*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Zelice* = „*Kis Zala*” = „*Zala* la mineure” interprète aussi O r t v a y T., *Magyrorsz. r. vizr.*, II, 429—30 (cf. P a u l e r G y., *A. m. nemz. tört.*<sup>2</sup>, p. 427, n. 204), interprétation juste comme l'indique l'expression „*utraque Sala*”, cité par lui. Voir pour plus de détails N. D r ă g a n u, *Români în veac. IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii* (Les Roumains aux IX<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles sur la base de la toponymie et de l'onomastique), București 1933, pp. 164—165.

<sup>2</sup> Voir pour plus de détails N. D r ă g a n u, *ouvr. cit.*, p. 166—167. I. K n i e z s a, dans le pamphlet *Pseudorumänen (?) in Pannonien und in den Nordharpathen*, Budapest 1936, pp. 193 et 204, part d'un mot slave subsistant *Rabica* (de même que J. M e l i c h, *A honfoglaláskori Magyarországnak*, Budapest 1925—1929, pp. 379—380; mais celui-ci, plus prudent, donne *Rabica* avec un astérisque). *Rabica* ne peut pas être le radical de l'allemand *Rabnitz* qui, comme l'a si bien démontré E. S c h w a r t z, *Flussnamen und Völkerbewegungen in Oberpannonien*

J'ai désigné la Péninsule Balkanique comme faisant partie du territoire primitif roumain, comprenant par cela non seulement la Mésie qui s'est étendue parfois même sur la rive gauche du Danube, mais aussi toutes les autres régions latinisées, jusqu'à la ligne de démarcation mentionnée plus haut, à l'exception de la Dalmatie où la langue latine s'est développée dans une autre direction.

C'est dans la Péninsule Balkanique, notamment en Mésie, qui a été soumise à la latinisation pendant quatre siècles environ, que vivait la majorité de la population romaine à la vie romaine la plus intense de l'Europe orientale. C'est là que nous trouvons le plus grand nombre d'inscriptions, c'est là que fut transplantée la population de la Dacie, c'est donc là que nous devons chercher le centre de formation du peuple roumain et de la langue roumaine.

C'est en 602 après J. C. qu'on parle pour la dernière fois de la population romaine de Mésie. Toutefois cela ne signifie pas qu'elle a disparu après cette date, car plus tard on signale en Mésie des populations parlant roumain. Nous ne pourrions pas nous expliquer autrement comment sont parvenus aux Slaves du sud du Danube des toponymes tels que : *Oeneus* > *Una* ; *Timacus* > *Timok* ; *Almus* > *Lom* ; *Cebus* > *Cibrica* ; *Augustus* > *Ogost* ; *Oescus* > *Iskär* ; *Utus* > *Vid* ; *Asamus*, *Asemus*, *Asimus* > *Osâm* ; *Jatrus* > *Jeter*, *Jantra* ; *Bononiae* > *Büdynü* > *Vidin* ; *Ra-*

---

dans *Zeitschrift f. slav. Phil.*, 1924, p. 330 : slav. \**Rabanica* < *Rabana* < lat. *Arabona* = *Arrabo* > *Rabo* > hongr. *Rába*, tchèque *Rab* > allem. *Raab*. Toutefois. Kn'ezsa a l'aplomb de qualifier l'explication donnée plus haut de „überflüssiges, ja kritikloses Vergehen" (p. 193). D'ailleurs tout le livre de Kn'ezsa n'est qu'une série d'audaces et de mystifications. Il essaie de faire la critique des œuvres philologiques roumaines sans même connaître le roumain (il ne sait même pas lire le mot *Zima* = *Sima* = *Simion*, nom slave qu'il aurait dû connaître ; il le lit *Šima* et le fait dériver du hongrois *sima* „glatt", p. 122 etc.). Naturellement, lorsqu'il n'emploie pas d'interprète (Tamás), ne comprenant pas le texte, il en arrive à attribuer à l'auteur des choses qu'il n'a pas dites et ainsi à combattre des affirmations qu'il n'a pas faites, etc. Il établit des lois phonétiques (cf. p. 54, où il nie l'existence d'un roumain *Florea*, qu'il aurait très bien pu trouver, en même temps que d'autres exemples de ce genre, en très grand nombre chez Iordăna, *Distongarea lui e și o accentuați în pozițiile d, e*, Iași 1921, p. 247) et des dériva-tions inexistantes (cf. pp. 148, 188, etc., où comme Tamás, il dit qu'on ne peut pas former les toponymes roumains avec des noms de personnes dépourvus de suffixes). Il fait des affirmations exagérées comme „das rumänische Christentum selbst im wesentlichen slawischen Ursprungs ist" (p. 66) etc., etc. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur toutes les audaces grandiloquentes de Kn'ezsa.

*tiaria* > *Arçar*; *Serdicae* > *Srē.lěci*; *Castellum* > *Kostol, Kostolac*; *Utus* > (*Somo*)*vit*; *Nikopolis* > *Nikūp*; *Naissus* > *Niš*; *Durostorum, Dorostorum* > *Dristria, Silistra*; *Trajanus* > *Trojan*; *Roman(ia)* > *Hrman, Hrmaniya, etc.*<sup>1</sup>.

J'ai désigné aussi la *Dacie* comme appartenant au territoire où s'est formée la langue roumaine. Partant des conclusions, controversées quant au texte et à la bonne foi, de Flavius Vopiscus, appuyées sur les ouvrages de Sextus Aurelius Victor, Eutrope et Festus Rufus qui ne mentionnent que le déplacement des „Romains”<sup>2</sup> et, ayant en vue les analogies si éloqu岸tes du Norique, de la Rhétie et de la Pannonie<sup>3</sup> dont j'ai parlé plus haut, on ne peut admettre l'évacuation complète de la Dacie qui, aujourd'hui, possède la plus nombreuse population roumaine.

Même si „la théorie de la continuité, conçue sous une forme absolue, est aujourd'hui insoutenable, en réalité, lors de l'éva-

<sup>1</sup> C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Wien 1901, I 33; D. Scheludko, *ouvr. cit.*, p. 259; P. Skok, *Dunaj et Dunav*, dans *Slavia*, VII 1929, p. 729 et *Zu den rum. Orts- und Personennamen auf skr. Gebiet*, dans *Zeitschrift f. Rom. Phil.* XXXVIII 1917, p. 552; J. Melich, *A honjoglaláskori Magyarországnak*, pp. 72—82, 195—198; A. Philippide, *ouvr. cit.*, I, pp. 454—456.

<sup>2</sup> Au sujet de cette question consulter Petru Maior, *Istoria pentru începutul Románilor în Dacia*, ed. III, Budapest et Gherla 1883, pp. 30—54; A. Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 420—427; N. Iorga, *Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien*, dans *Revue hist. du sud-est européen*, I 1924, pp. 37—58, et *ouvr. cit.*, pp. 324—353; M. Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 645 et suiv.; I. Tamás, *ouvr. cit.*, pp. 64—68, n. 47 et p. 106; G. Popa-Liseanu, *Izvoarele istoriei Románilor* (Les sources de l'histoire des Roumains) vol. IX et X, *Părăsirea Daciei* (L'abandon de la Dacie), Vopiscus et Eutropius, Bucuresti 1936 (Introduction); C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, I p. 162 et suiv. Celui-ci relève (p. 164) les contradictions du texte de Vopiscus qui commence par l'affirmation: „Cum vastatum Illyricum et Moesiam deperitam videret”, pour continuer: „Daciam... sublato exercitu et provincialibus reliquit... abductosque ex ea populos in Moesia collocavit”. Dans ces ouvrages on trouve la bibliographie complète du problème.

<sup>3</sup> On peut encore citer Ammien Marcellin XXV, 9, 2. (N. Iorga, *Rev. hist. du sud-est européen*, I 52—53); cf. Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 647, n. 5, passage dans lequel on parle du refus des colons romains de quitter la ville de Nisibis (au temps de Jovien, 363—364): „manusque tendentes orabant ne imponeretur sibi necessitas abscondendi, ad defendendos penates se solos sufficere, sine adiumentis publicis...”. Mais le commandant romain ne s'est pas laissé fléchir: „intra triduum omnes jussit excedere moenibus... Adpositis ita compulsoribus, mortem, siqui distulerit egredi, minitantibus...”. Ce procédé, explicable vis-à-vis d'une ville, est cependant impossible pour un pays tout entier.

cuation de 275, un grand nombre, sans doute la majorité des habitants sont restés dans la province, surtout dans les régions montagneuses de la Transylvanie et de l'Olténie septentrionale ; le reste de la population a suivi les légions romaines sur la rive droite. Il peut difficilement être question d'une évacuation générale. Il dut rester dans la campagne un grand nombre d'anciens habitants qui vivaient en bon accord avec les Goths et n'avaient aucun intérêt à abandonner la province" <sup>1</sup>.

Le fait qu'en Dacie les inscriptions ainsi que le monnayage cessent entre les années 260—268 ne peut rien signifier ; c'est un simple hasard. En Mésie aussi les inscriptions s'arrêtent en 287, et la frappe de la monnaie à Viminacium en 240 après J. C. <sup>2</sup> Toutefois, en Dacie, les monnaies continuent de circuler jusque dans la seconde moitié du V-e siècle <sup>3</sup>, ce qui prouve qu'il s'y trouvait une population qui en avait besoin. Et s'il nous faut donner une attention particulière aux inscriptions, nous devrions aussi nous demander pourquoi cette évacuation d'un si grand nombre d'habitants n'a laissé absolument aucune trace sur les monuments et dans les inscriptions de la Mésie <sup>4</sup>.

En se basant sur les inscriptions, on ne peut tirer des conclusions que relativement à la population des villes, aux proportions des différents éléments ethniques dont elle se compose et au progrès de la latinisation ; mais on ne peut rien dire de la population rurale et pastorale sans laquelle un pays ne peut exister <sup>5</sup>.

De la langue des Daces qui n'ont pas subi l'influence latine, il nous est trop peu resté pour que nous puissions nous en faire une idée. Nous ne savons pas non plus sous quel aspect se présentait la langue romane parlée en Dacie avant sa transforma-

<sup>1</sup> L. H o m o, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris 1904, pp. 316—317. Même P. H u n f a l v y, *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien und Teschen 1883, pp. 13—14, est obligé d'admettre que ce n'est pas toute la population romaine qui a abandonné la Dacie.

<sup>2</sup> Voir Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 353 et 406 ; Friedwagner, *ouvr. cit.*, pp. 645, n. 4 ; N. I o r g a, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), I, 2, p. 321.

<sup>3</sup> Voir C. G o o s, *Chronik der archäologischen Funde Siebenbürgens*, Hermannstadt (Sibiu) 1876, pp. 132—138 et N. I o r g a, *ouvr. cit.*, II p. 173.

<sup>4</sup> C. C. G i u r e s c u, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), București 1935, I p. 109.

<sup>5</sup> C. C. G i u r e s c u, *ouvr. cit.*, p. 104 et suiv. ; T r. T a m m, *ouvr. cit.*, pp. 73—75 ; N. I o r g a, *ouvr. cit.*, vol. II p. 9.

tion en langue roumaine. Nous pouvons cependant affirmer qu'elle n'a pas dû être trop différente de la langue parlée en Mésie, d'autant plus qu'une partie de la Dacie (de l'Olténie, de la Transylvanie et du Banat) faisait partie de la Mésie Supérieure<sup>1</sup>. C'est certainement une exagération que de parler d'une „Bevölkerung verwandten Ursprungs” au nord du Danube par rapport à la population de la Mésie ainsi que d'une langue néo-latine en Dacie différente de celle de la Mésie<sup>2</sup>. On ne saurait parler que de la disparition possible d'une de ses parties — qui possédait des éléments latins plus rares — au milieu d'autres populations de langue barbare (gothe, gépide, slave) et de la conservation de l'autre partie jusqu'à l'arrivée des Roumains du sud du Danube qui l'ont fortifiée et rendue à une nouvelle vie.

On ne peut pas établir non plus quelle a été la proportion des habitants romains de la province et de ceux qui sont devenus romains<sup>3</sup> par rapport aux Daces (Dacisci) non latinisés, parmi lesquels les Carpes, vaincus par Galerius, ont été transférés sur le territoire romain au sud du Danube, comme l'indique la localité *Carporum vicus*<sup>4</sup>. O. Densuşianu nous parle de la „conservation d'un certain élément romain en Dacie même après l'abandon de cette province par les légions romaines”<sup>5</sup>. Quant à Philippide, il croit que „de l'ancienne population romaine de

<sup>1</sup> Cf. Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 420 et 854; Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 645, n. 3.

<sup>2</sup> H. Tik tin, *Rumänische Elementarbuch*, Heidelberg 1905, p. 11; Tamás, *ouvr. cit.*, n. 86. Philippide, *ouvr. cit.*, I p. 659. (non pas 658 comme l'écrivit Tamás) ne parle pas d'une langue néo-latine distincte au nord du Danube, mais seulement du fait que, „sur la rive gauche du Danube” est restée une population romaine. Philippide suppose que, si cette population a gardé sa langue, cette langue a subi certaines modifications dues aux emprunts faits à la langue des Roumains immigrants. Il y a, certes, une grande distance entre les modifications dues à des emprunts et une langue nouvelle. Philippide sait très bien que „les Daces ont contribué à la formation de la nation roumaine”, non seulement en Dacie, mais aussi en Mésie Supérieure et surtout en Mésie Inférieure. En ceci, du moins, il ne peut se contredire dans la mesure que lui attribue Tamás.

<sup>3</sup> La romanisation rapide de la Dacie s'explique aussi par le fait que la langue était la langue de communication de tous les colons venus „ex toto orbe Romano” (cf. A. L. Graur, *Romanizarea Daciei prin coloniști străini* (La romanisation de la Dacie par des colons étrangers) dans *Rev. Fund. Reg.*, III, 1936 pp. 669—672.

<sup>4</sup> Voir les citations probantes chez Philippide, *ouvr. cit.*, p. 289.

<sup>5</sup> O. Densuşianu, *Histoire de la langue roumaine*, Paris 1902, p. 302; cf. aussi p. 214: „conservation d'un élément latin, sans doute, assez important en Dacie et en Mésie”.

la rive gauche du Danube, seuls quelques restes de population ont émigré sur la rive droite du fleuve, les autres sont restés sur place" <sup>1</sup>.

Mais il est certain que, la Dacie étant „conçédée" par les Romains aux Goths „foederati" (271—275), „quos diuturnitas nimis validos ac prope incolas effecerat" <sup>2</sup>, le sort de cette population au temps des Goths, de même qu'au temps des Huns (375—451), des Gépides (453—456), des Avars (566—799) n'a pu être pire que celui des „Romains" de la Pannonie, du Norique et de la Rhétie. <sup>3</sup>

Si les noms de *Cerna* (Διέρνα, *Dierna*, *Tierna*, Ζέρννη, *Zern(ensium)*, *Tsierna*), *Bârzava* (*Bersovia*, *Bersobi(m)*, *Timiș* (Τίβισις, Τίβισκος, *Tiuisco*, Τιφήσας, *Tibisia*, *Tibissus*, *Tibis(is)*, *Criș* (*Grisia*, *Grissia*, *Gresia*, avec *g=c*), *Mureș* (Μάρις = Μάρι(σ)ς, Μάριος, *Marisia*, *Marisius*) *Motru* (Ἀμούτριον, *Amutria*) et *Buceu* ou *Buzău* (Μουσεός) ont pu être reçus par les Slaves directement des Daces et si les Slaves les ont transmis aux Roumains et aux Hongrois — ils n'ont directement rien transmis aux Saxons — sous des formes modifiées d'après les lois phonétiques de leur langue, l'*Olt* (Ἀλούτας, *Alutus* ou *Alitus*) a pu être conservé par les Roumains sous la forme de *Altu*, *All*, telle qu'on la retrouve dans les premiers documents des autorités hongroises et telle qu'elle est transmise aux Saxons du XIII-e siècle (on ne peut pas expliquer la forme saxonne *All*, de *Olt*, mais seulement de *Alt*) par les Roumains, qui ont ensuite reçu des Slaves et des Hongrois la forme *Oltu* <sup>4</sup>.

La forme ancienne de *Ampoi* est *Ampeium*, qui aurait dû donner en roumain \**Ampei* ou \**Ampei*, \**Īmpei* (cf. *Trâmpoel*,

<sup>1</sup> A. Philippide, *ouvr. cit.*, I, p. 659.

<sup>2</sup> Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIV; cf. aussi Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 649, et N. Iorga, *ouvr. cit.*, I, 2, p. 318.

<sup>3</sup> Cf. Jung, *ouvr. cit.*, pp. 182—184; Dopsch, *ouvr. cit.*, I p. X; N. Iorga, *ouvr. cit.*, II pp. 197—198; Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 649; N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 28—29 où l'on donne la bibliographie nécessaire. Je rappelle ici que C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), I p. 166, ajoute que l'écrivain Joannes Lydus, se référant à l'époque postérieure à celle de Justinien, montre que les provinciaux romains préféraient une invasion des barbares à un arrêt de l'armée impériale chez eux.

<sup>4</sup> Voir tous les détails et la bibliographie complète chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*; *Cerna*, pp. 237—242; *Bârzava*, pp. 242—244; *Timiș*, pp. 244—248; *Criș*, pp. 313—319; *Mureș*, pp. 496—499; *Motru*, p. 276; *Buceu*, pp. 248—250; *Olt*, pp. 536—540.

*Trampoel*). C'est bien cette forme roumaine qui est peut-être rendue par *Ompey* dans certains documents de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, car *Ompay* doit son *-ay* à des habitudes graphiques allemandes (*ey=ay*) (cf. aussi *Ompeicha* à côté de *Ompeicza=Ampoița*, diminutif roumain)<sup>1</sup>. Les Roumains ont reçu la forme actuelle *Ampoiu*, *Ompoiu* du hongr. *Ompoj* > *Ompoly* qui correspond au roum. anc. \**Ampei*, \**Ampei*, \**Impei*.

Quant à *Dunăre*, c'est une forme purement roumaine et, pour plus de précision, nord-danubienne. Elle dérive du thrace \**Donare* ou \**Donaris*<sup>2</sup>.

Parmi les noms cités plus haut ayant un phonétisme roumain et qui, par conséquent, dérivent directement d'une forme ancienne, on peut citer aussi *Criș*<sup>3</sup>. Si l'*u* de \**Mutru*, \**Amutrus* ou *ad Mutrum*, forme qui se trouve à la base de Ἀμούτριον et *Amutria*, était bref, *Motru* pourrait présenter aussi un phonétisme roumain<sup>4</sup>.

Après l'abandon de la Dacie et après la conquête de la Pannonie Inférieure par les Huns, le territoire de formation du peuple roumain et de sa langue a été réduit d'abord à celui qui s'étend au Sud du Danube ayant son centre en Mésie.

Aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles après J.-C., la pression slave a

<sup>1</sup> *Ibidem*, pp. 489—494; *Abrud* (forme ancienne *Obruth*) ne peut pas provenir du dace > *obrudi*- > *obrudz* (cf. gr. ὄβρυζον, ὄβρυζή lat. *obryzum*, *obryza* „aurum purum”), car le groupe *-br-* donne *-ur-* en roumain, mais du slave: *obŭ* \**rŭzŭ* „rot”, „rötlich” (cf. *obrŭdati se* „erröten”, probablement à l'origine un nom de personne. *Ibidem* pp. 485—489). L'identification d'*Argeș* avec Ἄργησσός d'Hérodote n'est pas certaine; il ne peut être séparé des autres *Argeș*, *Argheș* ou *Ardeș* et il est peut-être d'origine péchéénègue ou coumane. *Ibidem*, pp. 530—532). *Mehadia* n'a rien de commun avec *Ad-Mediam*, qui aurait dû donner \**Amează*, mais d'après les documents, il dérive du hongrois *Mihál(y)* + le suffixe toponomastique *-d*.

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. 576—581. Les observations de K. r. S a n d f e l d, *Linguistique balkanique, problèmes et résultats*, Paris 1933, p. 142, n. 2, de F r i e g d w a n e r, *ouvr. cit.*, pp. 652, 653, T a m á s, *ouvr. cit.*, pp. 168—169, ne peuvent pas écarter le caractère nord-danubien du nom de *Dunăre*.

<sup>3</sup> S. P u ș c a r i u, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans *Beihfte zur Zeitschrift. f. rom. Phil.*, XXVI, 75 et A. P h i l i p p i d e, *ouvr. cit.*, I p. 457; cf. aussi N. D r ä g a n u, *ouvr. cit.*, pp. 313—319.

<sup>4</sup> A. P h i l i p p i d e, *ouvr. cit.*, p. 456; G. W e i g a n d, XXVI—XXIX *Jahresbericht*, p. 73. Quoique ce dernier reconnaisse l'identité de *Motru* avec *Amutria*, il croit néanmoins que la forme actuelle *Motru* ne représente pas „die lautgerechte rumänische Entwicklung”.

forcé les masses compactes des Roumains de Mésie de quitter leurs propriétés, et par conséquent de changer leur genre de vie — urbain aussi jusque-là — en une vie plus pastorale et moins agricole.

Cette vie pastorale „migratoire” était avant tout „transhumante” et non pas „nomade”. Elle était semblable à la vie des pasteurs romains décrite par Varron, *Res rusticae*, II, 1, 16, 2, III, 17 pour l’Apulie et II, 10 pour l’Illyrie<sup>1</sup>.

En ce qui concerne l’ancienne transhumance et vie nomade balcanique, nous trouvons des renseignements chez Anne Comnène, laquelle, tout en constatant que *ὀπόσοι τὸν νομάδα βίον εἶλοντο Βλάχους τούτους ἢ κοινῇ οἶδε διάλεκτος* (Alexias, éd. Bonn, VIII, p. 393) parle quand même de *Ezeva* (Ezeva) Ἐζεβάν, χωρίον... Βλαχικόν „oppidum Valahicum” près d’Andronie (V, p. 138).

Il y a un passage particulièrement intéressant de Kekaumenos reproduit par B. Wassiliewsky, *Sovety i rasказы vizantijskago bojarina XI veka* St. Petersbourg, 1881, p. 90), relevé par Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, p. 64, dans *Sitzungsber. d. Wien. Ak. d. Wiss., Phil. hist. cl.*, XCIX, p. 498 (cf. aussi Th. Capidan, *Românii nomazi* (Les Roumains nomades) dans *Dacoromania*, IV, p. 201) : *τά κτήνη καὶ φαμίλια αὐτῶν εἰσιν ἀπὸ Ἀπριλλίου μηνὸς ἕως Σεπτεμβρίου μηνὸς ἐν ὑψηλῆς ὄρεσι καὶ φυγοτάτοις τόποις.*

Je n’insisterai pas sur les Vlachs demeurés dans les montagnes de l’Haemus (Balkans), du Pinde, de la Thessalie, de la Macédoine, du Sud-Ouest de la Bulgarie, etc., quoiqu’on en fasse mention dès le VIII-e siècle dans une annotation des commentaires du monastère Kastamunitu.

L’historien byzantin Kedrenos nous dit que des „Vlachs voyageurs” ont tué en 976, entre Prespa et Castoria, David, le 4-e fils du comte Chichman. Une charte de 980 rappelle la souveraineté donnée à son aieul „Niculîța” sur les Vlachs de l’Hellade<sup>2</sup>. Les différentes *Vlachies* (Vlachie de l’Hellade, Grande et Petite

<sup>1</sup> Cf. aussi ce que nous cite Thallóczy, *Illyrisch-albanische Forschungen*, I, 40 et suiv. de Lucius Junius Moderatus Columella, *De re rustica*, libri XII.

<sup>2</sup> Voir les citations concernant ce sujet chez Th. Capidan, *ouvr. cit.* dans *Dacoromania*, IV, 1934—26 pp. 199—200; *Revista filologică*, I, p. 161; *Aromânii, dialectul aromân* (Les Aroumains, le dialecte aroumain) p. 7; N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 593—594.

Vlachie, „Anovlachia”, „Palia-Vlachia” ou Ancienne Vlachie) sont de bonne heure citées par les autres Byzantins <sup>1</sup>.

Enfin, des noms tels que : *Băiasa* > *Vavissa* (gr. *Voïusa*, *Vovusa*), *Lăsun* < *Elason*, peut-être *Sărună* < *Salona* (mais cf. aussi l'appellatif *sărună*) qui présentent des changements phonétiques propres à la langue roumaine, nous montrent que, même si les suppositions des philologues concernant une migration partant des régions plus septentrionales des Aroumains (Roumains de Macédoine) <sup>2</sup> paraissent être fondées, la thèse de leur continuité, au moins partielle, sur les lieux qu'ils occupent aujourd'hui, ne peut être complètement abandonnée <sup>3</sup>.

## II. Les Roumains de Pannonie et de Moravie.

Le peuple roumain a eu deux grandes routes d'expansion vers le nord, à partir de son centre qui était situé en Mésie. La première, vers la Pannonie et, de là, vers le Nord-Est jusqu'en Valachie morave, en Silésie et en Galicie. La seconde, par les montagnes du Banat lesquelles, au-delà du Danube, se rattachent immédiatement aux Balkans, ensuite par l'Olténie, vers les „Munții Apuseni” (ou Carpathes occidentales) d'une part, où les Roumains venus du Sud ont rencontré des éléments romanisés autochtones, et, d'ici, vers le Nord-Est dans la vallée de la Tisa et du Someș; d'autre part, sur le sommet des Carpathes, d'abord vers le Nord-Ouest et ensuite vers le plateau transylvain.

Les cartes linguistiques de l'„*Atlas Linguistic al României*” <sup>4</sup> publiées jusqu'à présent, nous indiquent exactement les

<sup>1</sup> Voir les texte qui en font mention chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 612—613.

<sup>2</sup> Th. Capidan, *Macedoromânii* (Les Macédo-roumains) dans *An. Inst. de Ist. naț. din Cluj*, IV, 1926—27, pp. 177—180; cf. aussi *Aromânii, dialectul aromân*, pp. 22—30.

<sup>3</sup> *Kekumenos* nous parle d'une fuite vers le Sud des Vlachs habitant près de la „rivière Save”. Il écrit vers 1070 (cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus Halbinsel*, pp. 58, 60 et suiv., et N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 20—21 où l'on fait les renvois nécessaires). Quant au bannissement des Vlachs par les Hongrois en Macédoine et vers Salonique, voir *Anonymi Descriptio Europae orientalis* de 1308, éd. Dr. O. Górká, Cracovie, 1906, pp. 13—14.

<sup>4</sup> Voir le prospectus et S. Pușcariu, *Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie*, dans la *Revue de Transylvanie*, III, 1, pp. 13—22, et les cartes annexées.

mêmes routes. Elles nous expliquent aussi qu'après l'abandon de la Dacie, les Roumains autochtones, descendants de ceux qui ne quittèrent pas leurs terres, ont dû se maintenir dans les régions de l'Ouest et du Nord-Ouest, car autrement „on ne comprendrait pas pourquoi les innovations venues du Sud auraient été arrêtées dans leur expansion, non par d'autres innovations parties de l'Ouest et du Nord, mais par une barrière de mots et de formes anciennes d'origine latine”<sup>1</sup>. Il s'agit de *arină, Sâmedru, nea, aiu, păcurar, june, cuminecătura, pedestru, Sânicoară, ceteră, cătătoare, moare*, etc., qui ne s'emploient que dans l'Ouest et le Nord, tandis que dans les autres régions nous trouvons des éléments slaves ou des formations nouvelles : *nisip, Sfântul Dumitru, zăpadă, omăt, cioban, mocan, tânăr, flăcău*, etc. ; *grijanie, împărtaşanie, Sfântul Neculai, vioară*, etc. ; *ogindă, zeamă ed varză*, etc.

D'après ce qui ressort de l'exposé de l'Anonyme du roi Béla (chap. II) : „Et mortuo illo (Athila) preoccupassent Romani principes terram Pannonie usque ad Danubium, ubi collocavissent pastores sous”, l'expansion de l'élément roman vers la Pannonie a dû commencer après la mort d'Attila qui les avait bannis („rex Athila... de terra scitbica descendens cum ualida manu in terram Pannonie uenit : et fugatis Romanis regnum obtinuit”, chap. I). Cela ne signifie pas que ce fut juste le lendemain de „la mort d'Attila”, mais dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis la chute des Huns jusqu'à la venue des Hongrois et surtout après la défaite des Avars (en 796), lorsque toute la Pannonie est restée, suivant Einhard, „vide de population”<sup>2</sup> et lorsque la domination politique que lui imposèrent les princes slovaques de Nitra y amena aussi quantité de colons du Nord, par conséquent des tchécoslovaques<sup>3</sup>.

Ces „pastores romani”, quant à leur origine, ont été considérés comme étant le même peuple que les *Valaques* arrivés plus tard en Pannonie, spécialement après la pénétration des Slaves en Mésie, quoique leur langue romane n'eût pas encore pris un aspect qu'on eût pu considérer comme roumain (cf. l'Anonyme de 1308, *ouvr. cit.*, p. 13 : „blazi qui et olim fuerunt romanorum

<sup>1</sup> *Ibid. m.*, p. 21.

<sup>2</sup> *Vita Karoli Magni*, c. 13 (4<sup>e</sup> éd., Hanovrae, 1880, pp. 11—12) : „vacua omni habitatore Pannonia et locus in quo regia Kagani erat ita desertus, ut ne vestigium quidem in eo humanae habitationis apparet”.

<sup>3</sup> L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I. Paris 1923, p. 83.

*pastores*')). D'ailleurs les Roumains se sont partout appelés eux-mêmes *Roumains*, donc auparavant *Romains*<sup>1</sup>.

L'Anonyme du roi Béla nous dit qu'à leur arrivée les Hongrois ont trouvé en Pannonie „*Sclavi, Bulgarii et Blachii ac pastores Romanorum*” et il ajoute de nouveau :” *Quia post mortem Athile regis terram Pannonie Romani dicebant pascula esse, eo quod greges eorum in terra Pannoniae pascebantur*” (chap. 9). *Blachii ac pastores Romanorum* est une des expressions doubles ou parallèles de l'Anonyme pour mentionner un seul et même peuple<sup>2</sup>.

Le même chroniqueur appelle les Roumains de Pannonie tantôt „*Blachi*”, tantôt „*Romani*”. Il ajoute que ceux-ci ont résisté aux Hongrois à „*Bezprem*” (=Veszprém) mais, étant vaincus, „ils ont abandonné leur camp de Veszprem... et se sont réfugiés chez les Teutons” (chap. 48 et 49). Il constate enfin que de son temps encore, on rencontrait ces mêmes Valaques en Pannonie ou Hongrie : „*Et jure terra Pannoniae pascula Romanorum esse dicebantur, nam et modo pas cuntur de bonis Ungariae. Quid plura?*” (chap. 9) = „Et c'est à bon droit qu'il disait que le pays de Pannonie est le pâturage des Romains, car aujourd'hui encore les Romains paissent parmi les biens de la Hongrie. Que dire de plus?” La dénomination lui semble donc tellement naturelle et si conforme à la situation de fait, qu'il ne veut plus continuer la discussion<sup>3</sup>.

Les autres chroniques postérieures à la *Gesta Ungarorum* d'où l'Anonyme aussi puise son inspiration, parlent également des *Valaques* et des „*pascula Romanorum*”. Ainsi Odo de Deogilo (1147) qui confond *pascula Romanorum* avec *fabula Julii*

<sup>1</sup> Le nom de *Roumain*, n'est pas une preuve de l'origine dace du peuple roumain, comme le croyait V. P Á R V A N, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului dacoroman* (Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-roumain), București 1911, p. 92 et suiv., ni de son origine balkanique, comme le croit T A M Á S, *ouvr. cit.*, pp. 23—29. A. Philippide l'a clairement démontré, *ouvr. cit.*, I, p. 659—660.

<sup>2</sup> Cf. E. M O Ó R, *Ungarische Jahrbücher*, VI 1926, p. 426; K. S C H Ü N E M A N N, *Die „Römer“ des anonymen Notars*, dans *Ungarische Jahrbücher*, VI 1926, p. 454, et N. D R Ă G A N U, *ouvr. cit.*, pp. 15—16. L'*ac* du texte latin doit être compris au sens explicatif et non copulatif, étant donné *et* précédent.

<sup>3</sup> Le texte doit être considéré tel qu'il est écrit et tel que D. P A I S le traduit. Toute interprétation figurée et toute affirmation que l'Anonyme attribue aux Roumains contemporains de la Transylvanie est erronée (Voir J A K U B O V I C H, *Enlékhönyv Dr. Graf Klebersburg Kuno... emlékére*, p. 211; T A M Á S, *ouvr. cit.*, pp. 216—217 et *Századok*, LXVIII 1934, p. 214; K N I E Z S A, *ouvr. cit.*, p. 217).

*Caesaris*<sup>1</sup>, Ricardus dans son rapport du voyage du frère Julien dans *Ungaria Magna*, Thomas Archidiaconus Spalatensis (vers la moitié du XIII-e siècle), *Chronicon pictum*, *Chronicon Dubnicense*<sup>2</sup>.

Le moine Anonyme de 1308 les nomme „*Blazi*, qui et olim fuerunt Romanorum Pastores” (p. 13). *Blazi* doit être lu *Blasi*, qui n'est que le pluriel slave *Vlasi*; c'est ainsi que le notaire anonyme du roi Béla appelle les Roumains de Transylvanie (cf. hongr. *olasz*, „italiens”). Il les appelle encore des Pannoniens d'après la province qu'ils occupent et il ajoute : „Panoni, qui inhabitabant tunc panoniam, omnes erant pastores romanorum, et habebant super se decem reges potentes in tota messia et panonia” (p. 43—45).

La chronique russe du XII-e siècle parle également de l'expulsion des „Valaques” de Pannonie par les Hongrois conquérants<sup>3</sup>.

Avant le XIII-e siècle, les choses ont dû se passer de la même façon que plus tard au XV-e—XVII-e siècles. Les écrivains hongrois S. Takács, *Rajzok a török vilagból*, II, Budapest, 1915, pp. 296—300 et Szekfü Gy., *Magyar történet*, IV, pp. 84, 88, 89—90, etc., montrent que de nombreux „pasteurs nommés valaques” (slav. *vlah*, hongr. *oláh*) ont immigré presque inaperçus et pendant longtemps dans la Hongrie d'au-delà du Danube et, de là, en Moravie, surtout lorsque la Bosnie fut envahie par les Turcs. En 1627, l'empereur Ferdinand, reconnaissant leurs mérites militaires, leur donne des *Statuta Valachorum*<sup>4</sup>. Les historiens cités ci-dessus appellent ces immigrants „pasteurs de nom valaque” parce qu'ils les croient slavisés, „Croates”, comme par exemple Kniezsa, *ouvr. cit.* p. 174.

Quoique les documents antérieurs au XIII-e siècle témoignent que les Romains de Pannonie sont venus du Sud, Melich, Tamás et Kniezsa les considèrent néanmoins comme des „Romains de l'Ouest” des „*Walchen*” et cela parce qu'après la lutte de Veszprém ils se sont retirés vers l'Ouest, „in terram Theotonicorum”<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 13—14.

<sup>2</sup> Voir les citations chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 19.

<sup>3</sup> Voir le texte chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 22.

<sup>4</sup> *Glasnik srpskog učenog društva*, Knjiga peta, pp. 22—24 ap. N. Denisușianu, *Revoluția lui Horia* (La révolution de Horia), București 1884, pp. 38—39.

<sup>5</sup> Melich, *ouvr. cit.*, p. 416; Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 216; Pais D., *Magyar Anonymus Béla király jegyzőjének könyve a magyarok cselekedeteiről*, Budapest 1926, pp. 129—130 voit en eux „une certaine population de pasteurs valaques qui parle une langue romane, c'est-à-dire d'origine latine”.

Or, si ni les uns, ni les autres n'ont été des Roumains, comment explique-t-on alors dans les langues hongroise, serbe, croate, slovène et allemande de l'au-delà du Danube des mots d'origine roumaine tels que : s. cr. *čutura*, slovène *čutara*, *čutura*, hongr. *csutura*, *csutura*, (attesté en 1624); *ficsor*, *ficsóros*, *ficsorkodni*; s. cr., slovène *kùstura*, *kostúra*, hongr. *kusztura*, *kusztora*, *kustora*; slovène *štriga*, *štrigon*, slovaque *stryga*, *strygon*, *strygoja* qui dérivent du roum. *strigă* et de ses dérivés *strigoi*, *strigoie*, anc. *strigoniu*, *strigoane*; hongr. *berbéc*s, *berbecs*; hongr. *brinza*, (*brenza*, *bronza*), slovène *brīnza*, *brīnzor*, tchéco—morave, slovaque *brynza*, allem. dial. *Brinse*, *Brinsenkase*, *Prinsenkäse*; hongr. *gujęstra*, *gulesztra*, (cf. *kurászló*, *kurásztra*, *gulásztra*, etc., d'autres régions); slovaque *curastra*, etc.; hongr. *palacsinta*, allem.-autrichien *Palatschinken*; bavarois *Blach* „verschnittener Hengst”; croate č. kavien, slovène, slovaque *cap*, hongr. *cap*; slovène *frúla*, hongr. *furugla*, *furuglya* = *furuliya*; hongr. *csuta*, *suta*; slovène *goliba*, *koliba*, *gráp*, *grápa*, *lac*, *ploja*, *plójalica*, *struga*, etc., sans mentionner les formes hongr. *valaska*, *balaska* (< *valah*), slovène *lah* (< *vlah*), *vlàh*, *vláha* „cine Art Pfirsichbaum”, plur. *vláhi* „ein Gestirn von sechs Sternen”, *vláhovca* „eine Art Birne”, etc? <sup>1</sup>

Pourquoi ne retrouvons-nous rien de semblable chez ces *Walchen* occidentaux auxquels pensent les savants hongrois? <sup>2</sup>

Pourquoi ne retrouvons-nous pas des vestiges de ces mêmes *Walchen* dans la toponymie, tandis que certaines dénominations géographiques de Pannonie ne s'expliquent que par la langue roumaine? <sup>3</sup>. Parmi celles-ci, il y en a d'assez anciennes pour pouvoir nous témoigner que l'Anonyme du roi Béla et de celui de 1308 rédigeaient d'après des faits vus par eux et par conséquent parfaitement connus.

Ainsi, on a tout d'abord les composés de *mál* que l'on ren-

<sup>1</sup> Un atlas linguistique qui aurait en vue l'expansion géographique des mots cités et d'autres, pourrait donner des résultats extrêmement instructifs.

<sup>2</sup> Pour leur langue cf. Th. Gartner, *Die Rätoromanischen Mundarten* (dans *Grundriss* de Gröber, pp. 608—636) où l'on donne aussi la bibliographie (inclus. Ascoli, *Saggi Ladini* et les autres ouvrages de Gartner); Gombocz Z., *Rätorómánok*, dans *Egyet. irodalomtörténet*, Budapest 1905, pp. 873—884.

<sup>3</sup> Cf. I. Steub dans *Kleinere Schriften*, III, p. 156, dans lequel il attire l'attention au sujet des villages de „Walchen” ou „Vici Romanisci”; Jung, *ouvr. cit.*, pp. 84, 166 et 167; E. Schwartz, *Walchen und Parschelkennamen im alten Norikum*, dans *Zeitsch. f. Ortsnamenforsch.*, I, 2, 1926, pp. 91—99; Dopsch, *ouvr. cit.*, pp. 136—141.

contre pour le première fois en 1219, à Hont, dans la forme *Zewlewmal* (à Somogy en 1403 : *Ze(w)lewmal*; en 1473, *Zewlewmal*, etc.). Malgré Tamás<sup>1</sup> et Kniezsa<sup>2</sup> qui s'efforcent de prouver le contraire, les documents montrent que ce mot a le sens original de „mons”, „promontorium”. De ce sens s'est formé celui de „vinea” et ensuite par fausse interprétation, celui de „südwärts gelegene Berglehne”, étant donné qu'on plantait les vignes du côté du soleil.

Ce „*mál*” ne peut pas être identique au „*mal*” hongrois „*pellis subventralis*”, Wamme „d'où le sens de „mons” n'aurait pas pu évoluer, car il n'a jamais le sens de „Brust”; c'est un terme de tannerie dérivé de l'allemand. *Mal* „*Fleck als ein angeborenes oder natürliches verschieden gefärbtes Zeichen am Körper*” et signifie, à l'origine, „peau d'une autre couleur, du ventre” ou „de la gorge” des animaux sauvages, habituellement tannée pour servir de doublure. Il n'a donc aucun rapport avec le hongrois *mell* „poitrine”, qui n'a nulle part la forme *mál*<sup>3</sup>. Étant donné qu'on ne trouve pas dans la langue hongroise de mots d'origine albanaise, il ne peut donc dériver que du roumain *mal* (< alb. *mal'*).

Nous avons de même „*Vallis Borbath*” (1279—1367) du comitat de Somogy, dans lequel nous devons reconnaître le roumain *Bărbat*; *Mencshely* < *Menčel* (*Menchel*, en 1284, etc.) qui se trouve aujourd'hui près de la colline de *Halomhegy* et ne peut être séparé de la forme nord-carpathique *Menčel* < roum. *Muncel*; *Csút* (*Chuth*, vers 1269) qu'on n'a pu expliquer autrement que par le roumain *Ciut* < *ciut* < alb. *te šut*; *Furkó* en 1276, du nom de personne roumain *Furcă* souvent attesté<sup>4</sup>. *Picsor* (*Pichord*, en 1235)<sup>5</sup>, *Septe*, *Söpte* (en 1361, etc.) pour ne point parler de

<sup>1</sup> Cf. Tamás la dernière, fois *ouvr. cit.*, pp. 202—207.

<sup>2</sup> Kniezsa *ouvr. cit.*, pp. 161—160 où il reproduit l'argumentation de Tamás.

<sup>3</sup> Cf. Pungur Gy., *Magyar Nyelvőr*, XXXV, p. 130, dont Tamás et Kniezsa ne veulent pas tenir compte.

<sup>4</sup> Voir les exemples chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 84—85, n. 3. C'est une légèreté de la part de Kniezsa de douter de leur existence, *ouvr. cit.*, pp. 55—56. Il aurait pu les contrôler étant donné que j'indique d'une façon précise le lieu où on les trouve attestés.

<sup>5</sup> Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 178, dit : „über den Ursprung des Namens können wir nichts Entscheidendes sagen”. Toutefois il nie le rapport de ce toponyme avec le roumain „*picior*” parce que „der ON \**Picior*’ ne se trouve pas „auf rumänischen Sprachgebiet”. Mais „*Picior* bei Komádi (com. Bihor)” que, Kniezsa cite, ne se trouve pas sur le territoire roumain? On peut aussi ajou-

*Vlah* (1275) que *Kniezsa*, *ouvr. cit.*, p. 173, considère comme un diminutif dérivé à l'aide du suffixe *ch* de *Vladislav*; *Ola* (1463) que *Kniezsa* *ouvr. cit.*, ne veut pas identifier à *Olah*, parce qu'il lui manque l'*h* (mais il l'a, au même endroit, confirmé avec *-h* en 1467) : *Olah-Ciklin* en 1698; *Ola-Cziklin* en 1773, allem. *Walachisch-Zicken*, de *oláh* auquel *Kniezsa*, *ouvr. cit.*, p. 174, donne la signification de „croate" et la forme ancienne, *Sec(Zec* en 1157).

Mais, les „pasteurs roumains" de Pannonie ne se sont pas arrêtés au Danube. Soit à cause de la contrainte des Huns, des Avars et des Hongrois soit qu'ils aient été attirés par les pâturages des marais („paludes") et des montagnes („montes") du nord du Danube — et cette dernière cause a été plus décisive que la première — ils sont passés très tôt (et non à peine vers la moitié du XVI-e siècle, comme le soutenait récemment *Szekfü, Magyar történet*, V, p. 87 et suiv). aussi sur la rive gauche du Danube, vers le Nord, en Moravie.

Déjà en 1113 on mentionne la „Villa *Staul*", aux environs de la ville de *Nitra*. Une autre „villa *Staul* Tawarnicorum in paludibus" se trouve en 1268 et 1296 près de Szakállos dans le comitat de Pozsony ou de Komárom. La première se nomme encore *Staul* en 1311, 1331 et 1342. Dans la deuxième moitié du XIV-e siècle, elle prend la forme *Stál*, avec disparition de l'*u* dans la prononciation hongroise (comme dans *Pál* = „Paul(us)", *Sál* = „Saul(us)").

*Kniezsa*, *ouvr. cit.*, p. 146, soutient maintenant que ce *Staul* ne peut pas dériver du roum. *Staul* < lat. *stabulum*, car il doit être lu *štaul*; or „aus einem s im Ungarischen kein š werden konnte und auch dem slaw. st im ungarischen immer ein szt nicht aber st entspricht" et „das rum. *staul* immer mit s ausgesprochen wurde". Il existe cependant dans la langue hongroise des prononciations telles que : *iskola* < lat. *schola*, *istálló* < it. *stallo*, *klastrom* < lat. *claustrum*, *alabástrom* < lat. *alabastrum*, *kristály* < allem. *Kristall* (cf. Balassa J. et Simonyi Zs., *Magyar hangtan és alaktan*, Budapest 1895, pp. 175, 182). Ces mots roumains au XII-e siècle n'ont pu avoir une prononciation différente de celle des mots d'origine latine (cf. surtout l'analogie du mot *Saul(us)* > *Sal* et de celle des mots d'origine italienne (cf. *stallo* > hongr.

ter : *Picioaru* à Tecuci, *Picioveni* à Prahova, s'ils ne sont pas des hyperurbanismes pour *Chiciora*, *Chicera*, et *Picioarul* déterminé par un attribut fréquent dans la toponymie. Je relève aussi le prénom valaque *Pyczor* en Moravie (D. Crânjală, *Arhiva*, XLIII 1936, p. 219).

*istalló*). Nous avons même un mot roumain plus récent qui est rendu en hongrois avec un *s* au lieu de *sz* : *struzsal* < *struji*, (voir Szinnyei, *M. Nyr.* XXIII, p. 529 et *MTsz.*, II, 431), de même qu'un mot slave *straža* < roum. *strájă* < hongr. *strázsa* (Szinnyei, *M Tsz.*, II, 430; cf. aussi *kustora* et *kusztora*, *ibidem* I, 1259).

Toutefois la forme écrite *Staul* peut être lue aussi *Sztaul* (cf. *Sec*, *Secu* = *Zekù* = *Szék*; *Sor* = *Zor* = *Szor*, etc., dans les documents de la même époque) et le hongr. *Stál* peut dériver aussi de cette forme.

Mais, outre ces considérations, les formes documentaires *Alastal*, *Olastal* de l'année 1378, nous disent d'une façon claire qu'il s'agit d'un „staul” valaque et *Alustrar* (1356), *Alystar* (1532) nous renvoient même à un „staur” valaque.

Il est étonnant après tout cela que quelqu'un puisse encore penser (voir Kniezsa, *lieu cit.*) à une „lotharingisch-französischen Ursprung”, inexistante dans la langue hongroise. D'après Kniezsa; il peut y avoir des villages et des hameaux isolés „lorrains-français”, mais roumains en aucun cas.

Dans le même document où nous trouvons le mot *Staul*; donc en 1313, se trouve aussi une „piscine *Lac*” qui ne peut être „auch... Schreibfehler” comme le croit Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 153—154, car tous les éditeurs ont lu ce nom de la même manière. Il correspond exactement au *lac* roumain.

Près des sources de Nitra se trouve la montagne appelée *Magura* et près de celles de son affluent *Belanka*, le mont nommé *Bella Valaska* ou *Valaska Bella* (au XVI-e siècle *Bella Valahorum*), sur lequel nous trouvons les alpages *Gaurov*, *Kopiletz*, etc.

Les Roumains de Moravie ont encore d'autres noms de lieux dont la forme roumaine se maintient jusqu'à nos jours : *Valaško*, *Meziričí*, *Grapa* = *Zgrapa* = „*Grapa*”, *Magura* (en Silésie *Mahura*, forme qui peut représenter une adaptation au phonétisme tchèque, mais qui peut être aussi une preuve d'ancienneté, antérieure au XII-e siècle), *Gaurov*, *Gahura*, *Lunga*, *Fagoska*, *Koliby*, *Kolibky*, *Kolibska*, *Redikanovo*, *Radikalno* (1665), *Putyrky*, *Vlahovice*, *Hora Valašsky*, *Valachov*, etc. Ceux-ci, de même que les mots : *caș*, *galeta* (cf. aussi le prénom *Galetka*); *grun*, *kornuta*, *kurnota* ou *kurnuta merinda* (cf. le prénom *Merenda*), *redykat*, *klag*, *kl'ag* ou *glag*, *stryga*, *strygon*, *strygoja*, *frombia*, *kurastva*, *đzer*, *koliba*, *brynza*, *urda*, *strunga*, *vatra*, *putyra*, *murgană*, etc., nous indique que ceux qui les ont légués ont autrefois parlé roumain. Ils ont cessé de parler leur langue seulement vers les

XV-e—XVI-e siècles. C'est alors que *valah* a signifié simplement „pasteur”, de même que *rumân* devenait, en Valachie, le synonyme de „iobag”, en Moldavie, de „vecin” et que *rëmër*, chez les Albanais a pris le sens de „pasteur” ou de „paysan”<sup>1</sup>.

Dans cette partie nord-ouest de l'ancienne Hongrie, nous trouvons aussi des mots d'origine roumaine dans la langue hongroise. Ainsi à Nograd (Novohradska stolice) nous avons : *fičsór*, *fičsúr*, *urda*, *csongár*, meg. *esztrigal* „bien frapper” ; dans la région appelée „Palocság”, *demikát*, *domikát*. Dans le comitat de Zólyom (Zvolenska stolice) il y a une fleur appelée *oláh virág*.

Dans le comitat d'Arva (Oravska stolice), l'existence du peuple roumain est prouvée aussi par des documents des XV-e—XVIII-e siècles, ayant „ab antiquo libertates” et des charges militaires<sup>2</sup>. *Dubova* de ce comitat est nommé aussi *Dubova Valahorum* ou *Oláh-Dubova*.

Les descendants des Valaques d'Arva, devenus Slaves, portent aujourd'hui encore des noms tels que *Valašek*, *Valaškov*, *Framusz* (= „*Frumos*”), *Kurtulik*, etc.

Au centre du comitat d'Arva s'étend le massif montagneux de la *Magura* ; c'est toujours là que se trouve aussi un *Minčol* = „*Muncel*”.

Le philologue hongrois Melich fait dériver du roumain *râu* le salve *rava*, *riva* (ruisseau de montagne, torrent)<sup>3</sup>, mais il s'agit plutôt du roumain *reava*, *raua*, le féminin articulé de *râu* „mauvais”, car les ruisseaux rapides se nomment le plus souvent „*Valearea*, *Turbata*, *Valea Dracului*”<sup>4</sup>.

Il est certain, en outre, que c'est de ce mot que dérive, étant pourvu de suffixe roumain-*uță* (d'origine latine, comme je l'ai montré plus haut), le nom de la rivière *Reucza* de Liptó (Liptovska stolice), attesté en 1260, *Rewucze* ou *Rewuche* en 1270, etc.

L'origine roumaine de *Reucze* est rendue probable aussi par sa situation géographique dans le voisinage immédiat des villages roumains du comitat d'Arva, ayant à l'Est la montagne de *Magurka*. En effet, en 1598, ses habitants „census solvunt Valachorum cum sunt Valachi maxima ex parte”.

<sup>1</sup> De ce qu'on a cité plus haut d'*Anne Comnène* il ressort que ce sens est apparu beaucoup plus tôt dans le Sud.

<sup>2</sup> Voir les documents respectifs, cités chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 214—218.

<sup>3</sup> Slovaque *rava*, *riava*, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XXIV 1929, p. 312.

<sup>4</sup> N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 219—221.

Dans le comitat de Liptó, nous trouvons également *Magura*, *Koliby*, *Kolibiska*, *Strungi*, etc.

### III. Les Roumains des Carpathes du Nord-Est et du territoire de l'ancienne Dacie.

Il est difficile de dire avec certitude si les Roumains de Zólyom, de Liptó et d'Arva sont venus de la Pannonie en traversant Nógrád, ou bien s'ils sont venus plus tard, de l'Est, par les comitats de Zemplén, Sáros, Zips, Abaúj-Torna et Gümür. La toponymie démontre qu'ils y sont plus récents que ceux des comitats de Nógrád et de Nitra et que ceux de la Pannonie, de même que plus récents que ceux du Bihar, de Hajdú, Borsod et Zemplén.

Si nous considérons les Roumains du Nord-Est de l'ancienne Hongrie, nous observons que la toponymie et l'onomastique attestent d'abord la présence de ceux qui se trouvaient dans la région des montagnes Apuseni (le Bihar, en y comprenant le Zărand aussi), dans le Sălăgiu, dans les environs de Cluj et dans la vallée du Someş. C'est d'ici qu'ils ont pu s'étendre jusque dans les comitats de Hajdú, Szabolcs, Borsod et Zemplén, ensuite plus loin, dans tous les comitats voisins des hauteurs des Carpathes jusqu'en Galicie et dans la vallée de la Teiss et, par Sătmar, jusque dans le Maramureş et de là encore en Galicie.

On les y trouve déjà au XI-e siècle. Une inscription en caractères runiques trouvée à Sjonheni (île de Gotland) prouve que des Roumains ou, comme on les appelle dans ce texte, des *Blakumen* se trouvaient à la fin du XI-e siècle dans la région de la Vistule et du Dniester et jusqu'à la Mer Noire, lieux où voyagea un certain *Köthjos* qui fut tué par eux<sup>1</sup>.

L'indication que nous possédons sur la présence des *Volochs* dans les montagnes des Beskides et des Carpathes du Maramureş, de même que sur l'existence du pays *Voloska*, se trouve confirmée par un autre témoignage très précieux concernant l'existence des Roumains, vers 1070, dans la région qui s'étend à l'Est

<sup>1</sup> R. Ekblom, *Die Waräger in der Weichselgebiet*, dans *Arch. f. slav. Phil.*, XXXIX 1925, p. 211; cf. aussi le compte-rendu de M. Ştefănescu dans *Arkiva*, XXXV 1927, pp. 59—60. Kniezsa, *ouv. cit.*, p. 219 après avoir dit que sur ce nom de peuple il n'a point de „Meinung” („haben wir keine Meinung”), tente de le faire dériver, sans aucun fondement, „vielleicht... aus dem nordgerm. blak, blök = schwarz”.

des Carpathes jusqu'au Dniester, témoignage que D. Cantemir a emprunté à l'historien polonais Dlugosz<sup>1</sup>. Chez les mêmes auteurs nous trouvons encore une mention de ces Roumains en 1147. Nicétas Choniates nous dit qu'en 1165 les mêmes Vélouchs ont tué *Andronic* qui s'était réfugié en Galicie<sup>2</sup>.

La plupart des immigrations se produisirent pourtant dans la seconde moitié du XV-e siècle lorsque nous trouvons des colonies jouissant du „jus valachicum” formées non seulement par des Roumains, mais même par des Ruthènes ou des Polonais vivant parfois sous l'autorité d'un „cnèze” roumain, d'autres fois sous celle d'un „cnèze” national. Ces immigrations venaient en partie de la Hongrie, en partie du côté de la Moldavie.

Kaluźniacki a dénombré un total d'environ 190 villages jouissant du „droit valaque” en Galicie ; Kadlec a complété cette statistique et est arrivé au nombre de 350, tandis que Th. Holban en a compté 500.

Outre de nombreux mots qui ressemblent beaucoup à ceux qu'on trouve dans le vocabulaire des Valaques moraves et qui ont pénétré dans la langue ruthène et polonaise, nous trouvons déjà au XIII-e siècle des noms très anciens désignant des personnes : *Micul, Mihul, Stanczul, Gelata, Bryndza*, puis *Walachus, Wolosz*, etc. ; ensuite des noms de lieux comme : *Bryndziske, Luteczky dzalem, Kotul, Repede, Šerbovcz, Mal, Magura et Mahura, Plaj, Pekuj, Menčel, Gruń et Hruń, Akryszori, Arszica, Capul, Čerbul, Gropa, Gawor, Gurgul'at, Ratunda, Rotundul, Lunga, Negrovo, Pitros ou Pitrus, Brustury, Rungury, Turbacz, Tomnatik, Varatik, Fereszkul, Baltagul*, etc. ; et enfin : *Wolosianka, Wolosaska, Woloszca*, etc.

Les Valaques de la Galicie étaient gouvernés et avaient comme juges des voïvodes et des „cnèzes” dont nous connaissons en partie les noms ; ils avaient leur organisation religieuse indépendante et de rite grec, ayant comme chef de leur église un évêque ; c'est ainsi que nous connaissons en 1353 „Cyrille le Valaque” où „Le Roumain”<sup>3</sup>.

Les recherches sur les Roumains des Beskides nous ont rapprochés des Roumains de l'Est.

<sup>1</sup> V. pour les citations N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 223—224 et 404.

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. 224—225 et 404.

<sup>3</sup> *Kwartalnik historyczny*, 1896, n. 10, pp. 814—815 ; cf. aussi Th. Holban, *Arhiva*, XXXVIII 1931, no. 1, p. 29 et XXXIX 1932, no. 1, p. 31.

Nous ne savons pas où doivent être localisés les Valaques (*Vlâchen*) de *Ramunc* du XXII-e chant du poème allemand du *Niebelungenlied*, écrit vers le milieu du XII-e ou au début du XIII-e siècle. Comme ils se trouvent cités à côté des *Polänen* et des „*wilden Pescenaere*” (=„Pétché-nègues”), il ne peut s’agir ici que des Roumains du Nord du Danube, notamment de ceux qui habitaient les régions du Nord-Est ou bien celles du Sud-Est <sup>1</sup>.

L’autre mention, qui est de 1114, et qui parle d’une „*Blokumannaland*” où Alexis Comnène I-er (1080—1118) fit une expédition contre les „païens” (=Pétché-nègues), se rapporte aux Roumains du Sud-Est — mais habitant au Nord du Danube ; l’historiographe byzantin Kinnamos, secrétaire de l’empereur Manuel Comnène (1143—1180), confirme cette information lorsque, parlant de l’expédition qu’une armée byzantine entreprit contre les Hongrois (1166) en traversant la Valachie, il observe qu’elle fut aidée par une „troupe nombreuse de Valaques” et ajoute : „on dit qu’ils [les Valaques] sont, depuis les temps les plus anciens, les colons de ceux de l’Italie” <sup>2</sup>.

Revenons cependant à l’Anonyme du roi Béla. Selon lui, des Roumains se trouvaient aussi, avant la conquête hongroise, dans la région du Timiș, car dans le chapitre 44 de son oeuvre il nous dit que Glad, qui régnait sur ces lieux, avait dans son armée des Coumans, des Bulgares et des „*Blachs*”.

La toponymie prouve que des Roumains se trouvaient en effet dans ces lieux à la date où l’Anonyme rédigeait son écrit et, selon ses informations, auparavant aussi.

Sans m’arrêter à *Apo*, nom du *Caraș* dans la *Tabula Peutingeriana* (composée au III-e ou au IV-e siècle et copiée au XIII-e siècle), qui peut être illyrien (il est moins probable qu’il soit celtique), mais roumain aussi, correspondant à *apă*, je me borne à rappeler que les „cnèzes” roumains de cette région sont mentionnés dans les documents à partir de 1247 ; peu après apparaissent aussi les fameux *districtus olachales*. Comme c’étaient des domaines royaux et comme les donations ne commencent qu’à partir du XIV-e siècle, les noms de lieux et les noms de personnes n’y apparaissent que relativement tard. Nous trouvons pourtant *villa Onuz* en 1220, plus tard *Vonuz*, qu’on ne peut expliquer

<sup>1</sup> Citation et interprétations nécessaires, chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 223—225.

<sup>2</sup> Fragments cités chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 226, n. 1 et 570—571.

d'une manière satisfaisante que par le nom de personne roumain *Onuț*; puis *Kadraszó*, en 1337 = *Codreasă*; *Kaprevar*, en 1337 = *Căprioara*, etc.

Si nous tenons compte de la vérité que renferment les constatations de l'Anonyme du roi Béla, nous pouvons croire aussi que la *Urbs Morisena* (*lire Morišena*), mentionnée dans la *Vita S. Gerardi* du temps du roi hongrois Étienne I-er le Saint (1001 — 1038) est un nom plutôt roumain (*Murășeana* = *Marosvár*) que bulgare<sup>1</sup>.

On trouve des noms de lieux assez anciens aussi dans la Bačka (hongr. Bács) et le Bodrog; entre autres, à part *Bač* lui-même (*Baach*, en 1263) dont on conteste la dérivation du roumain *baciu* „maître-berger”, *Baciu* à cause des deux-aa = á<sup>2</sup>, *Syál* (*Zath* en 1344), *Szecsél* (*Zecha*, en 1320, *Sechel* en 1446) = *Säcel*, etc.

Considérons maintenant la contrée du Bihor et du Zărand. Entre le Someș et le Mureș et jusqu'à la Garam régnait, selon l'Anonyme du roi Béla, le duc Menoumorout; il ne précise pourtant pas de quelle nation étaient les peuples dont il était le chef.

Ce qui attire en premier lieu l'intérêt de l'Anonyme c'est la „genealogia regum et nobilium suorum” et non point les serfs, les „incolae”, le „populus”. Il est très probable que les „nobles” de cette région n'étaient pas des Roumains. Mais il pouvait y avoir des Roumains parmi les paysans du pays de Menoumorout, car nous avons trouvé des Roumains à Nitra aussi, bien que l'Anonyme ne nous en parle pas. Nous en avons trouvé aussi à *Těkov* (Bars), jusqu'où s'étendait le pays de Menoumorout.

De l'ancienneté des Roumains de la contrée du Bihor et du Zărand se sont occupés Jung, Bunyitay, I. Russu-Șirianu, S. Dragomir, N. Firu, St. Manciulea, C. Pavel, I. Tolan et autres, mais ils étudient la question surtout à des points de vue différents du nôtre. Un document de 1202—1203 atteste la présence de tout un nombre de Roumains „super Crisium”: *Fichur* (= *Ficior*), *Qrud* (= „Crud”), *Tata*, etc.

Bien que les ordalies du fameux *Registrum de Várad*, écrit entre 1201 et 1235, concernent en première ligne les catholiques, nous y trouvons aussi des noms comme: *Urda*, *Chyul*, *Chyula*

<sup>1</sup> Voir pour d'autres détails, N. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 256.

<sup>2</sup> *Kniezsa* le considère comme un terme correspondant plutôt au turc *baya* „eine Würde” + *ty*; cf. aussi *Gombocz Melich*, *MEtSz* I, 218.

(= „Ciul”, „Ciula”), *Codaba* (probablement de *Codauba* = *Codalba*, *Fata*, *Latu* (= „Lat” ou „Lat” = „Vlad”), *Lyntes* (= „Linteş”), *Moula*, *Nuodu*, *Nuz* (= „Nuţ”), *Omoczel*, *Porca*, *Sude*, *Sune* (= „June” ou hongr. „Csunya”), *Banlus*, *Banlum* (= „Banul”) *Ultuk*, *Utuk* (ancien *Ultuc* = „Uituc”), etc., pour ne plus rappeler *Choma* et d'autres de la même catégorie qui, bien que d'origine roumaine (*Choma*, *Csoma* dérive du roum. *ciumă* „pesté”), présentent à ce moment l'aspect caractéristique du hongrois (*Choma* avec *o* dérivé d'un *u* plus ancien). Parmi les „pristaldi” je mentionne *Sceraka* (= *Săraca*) dont l'aspect est manifestement roumain.

Nous avons aussi toute une série de noms de lieux qui ne peuvent être que roumains : *Alba* = *Albeşti* (Bihor), *Dumbul* = *Dâmbul* (Bihor), *Pun* = *Bun* (Someş), *Chula* = *Ciula* (Someş), *Chueytora* (?), *Cocil* = *Căţel(ul)* (Sălagiu), *Cornust* = *Corneşti*, hongr. *Kornyest* (Arad), peut-être *Cupa* (Cenad ou Zărând) ; *Fonchol*, *Fancsol* = *Făncel* (Bihor), *Onuz* ou *Vonuz* (Bihor), *Questest* (= *Costeşti*, Hunedoara ?) ; *Murul* en 1292, *Kot* (*Covth* en 1232), en hongrois plus tard *Karulos*, aujourd'hui *Kerülös*, ce qui montre qu'il s'agit du roumain *cot* „tournant”, „sinuosité”, qui peut dériver du latin *cubitus* ou bien du slave *kotu* (cf. le slovène *kot* „Winkel”, le tchèque *kout*, idem), etc. En 1283 déjà nous trouvons un *Olahtelek*, et en 1344 plusieurs „*villae olachales*”.

Depuis le *Wayda* de *Geroth* (= le *Girolt* de Someş), mentionné dans *Rogerii Carmen miserabile* du XIII-e siècle, et jusqu'à la fin du XV-e siècle, nous connaissons une longue série de voïvodes dans cette région<sup>1</sup>. De même, nous trouvons un grand nombre de „cnèzes”.

Nous trouvons des noms propres et des noms de lieux anciens dans le comitat de Zemplén (*Zemplinska stolice*), notamment dans les actes de donation de la prévôté de *Lclesz* de 1211 et 1214.

Comme noms de personnes : *Chrachun*, *Porched* (probablement *Porcea*), *Zembeta*, dont l'aspect phonétique est, de même que celui de *Zemboth*, certainement roumain, tandis que *Chonka* a acquis un aspect hongrois, ayant *o* ou lien du *u* plus ancien. Au XV siècle nous trouvons des *Fichor* (lire *Ficior*) toujours plus nombreux.

<sup>1</sup> Cf. *Bunyata y V.*, *Bihar vármegye oláhjai és a vallás unió*, Budapest 1892, p. 5 et suiv. ; *C. Pavel*, *Les écoles de Beiuş*, 1828—1928, Beiuş 1929, p. 39 et suiv. ; *N. Drăganu*, *ouvr. cit.*, p. 300 et suiv.

Comme noms de lieux : *Kechelpoiok*, *Kecelpotok*, en 1252, „*rivus Scekpotok*”, en 1270, *Albény* en 1355, *Cabov* ou *Czábócz*, *Crucho*=*Kručov* en 1390 (cf. aussi le nom de personne *Crucha*= „*Crucea*” = la croix, en 1382, aujgurd’hui *Cruce*, *Crucin*)<sup>1</sup>, *Crudin* (*Krudin*) en 1383 (du nom de personne *Crud*), etc.

Dans le comitat de Zemplén se trouve aussi la rivière *Laborcz(a)* dont l’Anonyme nous dit (chap. 13) qu’elle prit son nom de celui d’un comte de la forteresse située dans cette vallée, appelé *Loborcy* (du slave *Vladiborc*), qui fut pris et pendu par les Hongrois et „qui in lingua eorum [des habitants de ces lieux] *duca* vocabatur”. *Duca* est un nom d’origine latino-italo-byzantine, en dernière analyse balkanique. Il n’a pas pu être introduit dans les Carpathes du Nord-Est par les Ruthènes, mais seulement par un peuple qui avait été en contact avec la civilisation byzantine.

*Duca* existe comme nom de personne aussi bien chez les Roumains du Nord (ceux-ci l’ont déjà, dans le Bihor en 1200, tandis qu’en Valachie nous le trouvons au XV-e siècle), que chez ceux du Sud, qui l’emploient aussi comme appellatif et qui l’ont emporté avec eux partout où ils sont passés (nous le trouvons dans la toponymie de la Pannonie, à Sáros et à Năsăud). Ils y ont introduit aussi des termes pastoraux d’origine grecque comme *ciul*, *ciumă*, *știră*, *strungă*, etc. Comme les Roumains sont anciens dans le Zemplén, il est probable que l’Anonyme y a appris de leur langue le mot *duca*.

On trouve encore aujourd’hui dans le Zemplén beaucoup de lieux dont les noms sont roumains : *Grun*, ou *Hrun(ik)*, *Magura*, *Mogura*, *Mahura* et *Mahorka* (les dernières formes, avec *h*, peuvent constituer des preuves que les Roumains sont arrivés dans ces lieux même avant le XII-e siècle) ; *Motrogun*, *Brindzova*, *Plina*, *Rinzak*, *Gurguljati*, *Runk*, *Runkur*, *Runkov*, *Capiv*, *Kopač*, *Pod Kopačom*, *Gaura*, *Stremtura* ou *Stramtura* et *Stranturi*, *Stau-linec*, *Varatin* ou *Varatiki*, *Pid Kručovskom*, *Kručovčik*, etc.

*Valaškoucy* indique la présence des Roumains.

Les conscriptions des XVI-e et XVII-e siècles de la cité de Murany du comitat de Gömör (Gemerska stolice) montrent qu’il y avait dans ce comitat beaucoup d’hommes qui payaient le „*census Valachorum*”, donc des Valaques ou des Roumains, auxquels s’ajoutèrent ensuite des Ruthènes ayant le „*jus valachicum*”<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> En toponymie *Cruce* dans les districts de la Valachie : dép. de Mehedinți, Prahova, Suceava, Teleorman, etc.

<sup>2</sup> T a k á c s S., *Magyar Nyelv*, II, p. 26.

Mais, d'après la toponymie, les Roumains y sont encore plus anciens. C'est ce que montrent *Mál* en 1423, *Branzova*, le lieu dit *Brindzarka*, etc. La population roumaine de ces lieux est indiquée par *Oláhpaták* (*Alahpathaka* en 1427), *Olahpathaka* en 1470), appelé aussi *Vlachov(o)*, de même que par les noms de quelques pâtres qui faisaient partie du „valaška sloboda” de Gömör (1606—1848) : *Valach*, *Brendzar* auxquels s'ajoutent plus tard *Oláh*, etc.

On trouve encore aujourd'hui dans le hongrois parlé, dans le comitat de Gömör, des mots d'origine roumaine très intéressants comme : *sztriga* „Hexe”, *vérgyi* — *vörös* du roum. *verde*, *demikál*, etc.

Un document de 1426 nous parle de l'existence des Valaques du comitat de Zips (*Spišska stolice*) et les savants hongrois eux-mêmes reconnaissent que des bergers valaques, venus de la Pologne et des villes de la Hongrie<sup>1</sup>, faisaient paître leurs troupeaux dans ce comitat aux XVI-e et XVII-e siècles.

Mais la toponymie prouve que les Roumains de Zips sont encore plus anciens. Ainsi *Batizfalva*, *Batizfalu*, allem. *Botisdorf*, *Botzdorf*, slovaque *Batizovce*, *Batizovec* qu'on rencontre déjà en 1279. On sait que ce nom de lieu a pris naissance d'après celui du comte *Botiz*, fils de *Marcus Gola* (= „Golea”), mentionné déjà en 1264, qui nomme des maires ou des „cnèzes” comme juges de ses serfs, selon la coutume du droit valaque.

Ainsi le nom de personne *Botez*, *Botiz* apparaît en 1220 et il ne peut être expliqué d'une manière satisfaisante que par le roum. *Botez*, de *botez* „baptême”, substantif formé du verbe *a boteza* „baptiser”, nom donné d'après le jour du *Baptême* [du Seigneur] (*Bobotează*=Epiphanie); de même que du nom d'autres jours de fête ont été créés aussi les noms de personnes *Crăciun* („Ncël”), *Pascu*, *Pașcu*, *Pascal*, („Pâque”), *Florea*, *Floarea*, *Florin*, *Florin* („Dimanche des Rameaux”, „des fleurs”), etc.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Voir les documents chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 337 et suiv.

<sup>2</sup> Knieszsa, *ouvr. cit.*, p. 19, se borne à constater qu'il ne peut pas établir l'étymologie de ce nom; il le rapporte pourtant à un wallon *Batiz* < lat. \* *Baptistus* bien que les graphies les plus anciennes et les plus nombreuses du nom soient *Botez* et ajoute que : „die *Batiz*- Ortsnamen, auch wenn sie von Rumänen gebraucht werden, auf ursprünglich ungarische Namengebung hinweisen, da auch diesenfalls der reine Nominativ des PN-s als ON verwendet wird : *Botiza* Kom. Máramaros ; *Botiz* Kom. Szatmár, *Botezu* Kom. A.- Fejér”. Donc toujours la marotte de Knieszsa-Tamáás, soutenant que nous ne pouvons pas avoir de noms de lieux roumains directement dérivés des noms de personnes.

Dans le Nord du comitat de Zips se trouve le mont *Magura* qui donna son nom à l'arrondissement dans lequel il se trouve. Du même massif montagneux de *Magura* fait partie aussi *Palenica* qui (à cause de l'*e*) a l'aspect phonétique roumain. Autour de *Zakopane* se trouvent encore : *Grońkov*, *Palenica w Capowskim lesie*, *Grapa* (= „Groapa” = la fosse), *Blahovka*, *Woloszyn*, *Włosienica*, *Čerbulska et Turbacz*. D'autres noms de lieux de la région de Zips peuvent être aussi roumains, comme : *Vatral'ova*, *Vatral'ivslke*, etc.

C'est encore là que se trouvait aussi le „mons *Turtur*” mentionné par l'Anonyme (chap. 18 et 57) et par d'autres documents, situé près de la rivière de *Poprad* et formant la frontière vers la Galicie. Ici on ne peut assurément l'identifier avec *Tatra*, selon l'opinion des savants Melich et Rozwadowsky qui le font dériver d'un supposé \**Trtry*<sup>1</sup>. *Turtur* est toujours un nom roumain, comme *Magura* et *Palenica*, provenant du roum. *turtur* (*turturoiu*, *turturel*), car on sait que les noms de montagnes dérivent souvent du nom des oiseaux qui y vivent ou des prénoms de ceux qui portent des noms d'oiseaux (cf. *Turz*, *Sturz* „grive”, *Cocoşul* „le coq”, *Găina* „la poule”, *Ciahlău* „vautour doré”, *Falcău*, *Rarău*, *Raşa* „cane”, *Stârci* („héron cendré”), etc.

Le nom de famille *Turtureanu* et *Turturică* „tourterelle”, existe encore aujourd'hui, et nous trouvons un village *Turtureşti* dans le district de Neamţu en Moldavie. Le nom du mont *Turtur* a disparu cinq siècles après, en même temps que les Roumains de Zips qui l'employaient dans leur langue.

Ces preuves toponymiques sont suffisantes pour nous assurer que les montagnards (= „gorali”) qui habitent entre la *Magura* de Zips et celle d'Arva, le long du cours du *Dunajec*, sont des Roumains slavisés et non point des Ruthènes devenus Slovaques, comme on le croit généralement.

Nous possédons aussi une preuve historique qui montre que, dans la contrée habitée aujourd'hui par des „Gorali”, il y a eu autrefois aussi des Roumains. La légende de Sainte Cuné-

---

Mais que devons-nous dire dans ce cas du *Botez* de Vaslui, du *Crăciunel* de Alba et de *Târnavă-mică*, etc. ?

<sup>1</sup> Dans mon ouvrage plusieurs fois cité *Românii în veacurile IX—XIV*, j'insiste sur ce fait et me rapporte à D. Pais, *Magyar Anonymus*, p. 114, qui est de la même opinion et en indique la raison. Kniezsa affirme pourtant, *ouvr. cit.*, que je fait dériver *Tatra*, ce nom géographique „préslave”, du roum. *Turtur* !

gonde parlé de „Valaques” ou „Volsques” dans les environs de Dunajec et de Poprad où Cunégonde possédait une propriété que lui avait donnée son époux Boleslav.

Ces „Valaques” étaient complètement slavisés au XVII<sup>e</sup> siècle, lorsque leur nom était devenu synonyme de „Gorali = montagnards” ou mieux „pâtres (=valaques) montagnards” (cf. les „Lettres de Pierre des Noyers à Ismael Bouillaud entre 1655 et 1659, Berlin, 1859, auxquelles se rapporte N. Iorga dans la *Revista istorică*, XIX, 1933, p. 306, et précisément en 1656 : „2000 Valachs logèrent à Koziglova”, p. 58 ; les deux mots de *Valachs* et *Gorali* signifient montagnards”, p. 59 ; „Li montagnari o Gorali”, p. 66 ; „quelque 25 paysans qu'ils appellent Gorali ou Valaques”, p. 106).

Comme le *Dunajec* se jette dans la Vistule, il serait possible que les meurtriers de *Röthfōs* au XI<sup>e</sup> siècle et d'Andronic au XII<sup>e</sup> siècle aient été des Roumains de cette contrée<sup>1</sup>.

Les documents prouvent qu'entre 1437 et 1510, les capitaines de la forteresse de Torna et les prévôts de Jászó ont installé comme colons „un certain nombre de Valaques” sur leurs terres du comitat d'Abúuj-Torna (Abaujska stolice).

La population d'origine roumaine de ce comitat nous est indiquée par „villa Ola” en 1236, „terra Ola” en 1258, *Olya* en 1325, *Gárd* en 1330 ; peut-être *Scekpotok* en 1270, pour ne plus rappeler *Karácson(d)* en 1427 dont l'aspect phonétique est hongrois. C'est la population roumaine de ces lieux qui a créé le nom de la fleur *olaszka = oláh virág* „pensée” et c'est toujours d'elle qu'il est resté des mots comme *domikát, bronzá, gujásztra*, etc.

Les documents de la ville de Bártfa nous montrent la présence de nombreux „Valaques” aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles dans le comitat de Sáros (Šariška stolice). Leurs noms sont entre autres : *Wolach, Ficzur* (= „Ficior” = garçon, fils), *Pekura* = „Păcura” = gudron), *Steneck* (= „Stănic”), Corbel, etc.

<sup>1</sup> Dans un compte-rendu sur l'Atlas linguistique de la Pologne subcarpathique, publié par M. Małeck i et K. Nitsch, à Cracovie en 1934, G. N. N. D. R. I. S., dans la revue *Dacoromania*, VIII 1934—35 pp. 144—149, indique une série de mots d'origine roumaine employés encore aujourd'hui dans cette région : *carok, carek, corek* = țarc (enclos) ; *walbija xalbija* = albie (auge) ; *g'eleta, g'e-latka* = găleată (seau) ; *redykajo, redykajom, redykocka* ; *kolyba, koliba, kol'iba* ; *strunga, strqza, stronga, stroga, strenga, struqoga, baca, bača* = baciú (fromager) ; *klak, klok* = chiag (caillot), *rinza, ryncza, rencka*, etc. = rânză (gésier, estomac) ; *urda, ħurda, ħorda* = urdă (fromage blanc) ; *valak, palaxħ, vaqak* = „cheval, châtre” ; *rumigo, rumegat, (ruminex) meridza, merydza*, etc. ; *kurastra* ; *jašery* = branches d'airielle” ; *ferežyna*, etc.

Nous rencontrons aussi à Sáros, dans la première moitié du XIV-e siècle, un voïvode roumain du nom de Nicolas, dont les fils sont mentionnés. Les noms de lieux suivants sont d'origine roumaine : *Sarbó* ou *Šarbova*, *Minčol* = „Muncel” (colline), *Menčelik* et *Munčov*, *Magura*, *Hruň*, *Kolibáb*, etc.

La toponymie du comitat de Ung (Užanska stolice), où, en 1371 déjà, nous rencontrons un voïvode, est particulièrement roumaine. L'existence de la population roumaine est attestée par le nom du village *Volosjanka* ou *Volosánka*, puis par les noms des lieux dits de *Volosaně*, *Volosěnki*, *Volosjanočka* et *Volosini*. En 1290, un comte d'Ung prend à son service un homme ou une femme du nom de *Fata*. En 1898 on recueille un texte slovaque d'un certain Michel *Fotul* (= „Fätul”) de Sztrojna. Au XVI-e siècle, de nombreux villages d'Ung payent l'impôt spécial „strungá” (littéralement „endroit où l'on trait les brebis”), connu comme „census Valachorum”.

La localité *Porcsal* (*Porchal* en 1389) a un nom roumain; il correspond au roumain *Purcel* („pourceau”).

De même, il faut rappeler le caractère particulièrement roumain de la toponymie du défilé de *Vereczke* (Werecky) où nous trouvons : *Plaj*, *Plajčik*, *Pekuj*, *Muncsel*, (*Mencsel*, *Mencsil*, *Mencsul*), *Timšor*, *Korna*, *Falca*, *Korb*, *Freszinet*, *Temnatik* (= „tournatic” = endroit où les troupeaux passent l'automne), *Magura*, *Hruň(ok)*, *Repede*, etc., auxquels s'en ajoutent d'autres dans les régions voisines : *Ripy*, *Kim(p)šory*, *Šerbovica*, *Stremtura*, *Kodrošory*, *Fotulovina*, *Žurat telik*, *Magura*, *Kičera*, etc.

Il nous reste à dire quelques mots de la *Transylvanie*. Comme des Roumains s'y trouvent aujourd'hui, ils ont dû s'y trouver naturellement aussi dans des temps plus anciens et ils y ont dû être plus nombreux que dans les lieux où ils ont été assimilés par les masses étrangères qui les entouraient.

Selon l'Anonyme, au moment de la conquête „*terrae ultrasilvanæ*”, „*Gelou quidam Blacus dominium tenebat*” dans cette terre, donc en *Transylvanie*. Les habitants étaient „*Blasij* et *Sclai*” (chap. 24—27). *Blasij* = *Vlasi*, pluriel de *Vlah*, non pas de *Bulak* = *Bulgaro-Turc*<sup>1</sup> ou du turc *bal* = „je taille”, „je frappe” + *ku* par intermédiaire slave<sup>2</sup>, parce que ni l'un ni l'autre ne pourrait avoir le pluriel *Blasi*.

<sup>1</sup> D. Pais, comme annexe à Jancsó B., *Erdély története*, Cluj-Kolozsvár. 1931, p. 383.

<sup>2</sup> D. Pais, *Magyar Nyelv*, XXXI 1935, p. 267 et suiv. Tamás, *ouvr.*

La description que l'Anonyme nous donne du combat des Hongrois contre Gelou permet de conclure que la Transylvanie n'est pas exactement la Transylvanie de Simion Dascălul, le chroniqueur, qui parlait du „entre du pays", mais bien la vallée des deux Someș ayant comme point central *Gilău*, près de Cluj.

Le nom même de *Gelou* a été identifié par certains savants avec *Gilău* qui ne dérive pourtant pas du hongr. *gyalu* „rabort" selon l'opinion de Melich, ni du roum. *deal*, selon Asbóth et Bogrea, parce que ce dernier aurait dû donner en hongrois *Gyál*; il dérive par contre du ruthène *djelov*, *djilov* „région de collines", et prit son nom des montagnes de *Gilău* (cf. *Dělovo*, *Dilovo* en *Ugocsa*, *D'ilov berh* en Galicie).

L'Anonyme parle seulement des *Blasiij* de Gelou parce que les Hongrois n'ont occupé d'abord que son pays. Mais les Roumains devaient se trouver aussi en ce moment dans le Sud et le Sud-Est de la Transylvanie où des documents les attestent, à côté des Pétchénegues et des Szeklers, dès 1210, 1222 et 1224, etc.

Une preuve de l'ancienneté des Roumains en Transylvanie nous est fournie par le fait qu'ils sont, dès le début de leur apparition dans les documents, organisés en „voïvodats" et „cnézats". Ils n'auraient pu qu'hériter et conserver cette organisation et non pas la créer s'ils étaient venus en Transylvanie après la conquête de celle-ci par les Hongrois. Le premier „voïvode" est attesté en 1219 sur le Someș; les derniers „cnèzes", vers la fin du XVI-e siècle.

Les preuves toponomastiques de l'ancienneté des Roumains en Transylvanie sont de deux sortes. Il y a des noms de lieux anciens qui ne peuvent être que roumains et il y en a d'origine slave dont la forme ancienne n'a pu être conservée que par les Roumains qui l'ont reçue directement des Slaves et qui l'ont transmise ensuite, sous l'aspect phonétique roumain, aux peuples venus plus tard.

La pénétration des Hongrois en Transylvanie ne s'est effectuée que lentement et par étapes successives. Ce fait explique pourquoi le plus ancien document concernant la Transylvanie qui nous soit conservé ne date qu'à peine de 1165.

Comme les rois de Hongrie n'ont pas fait de donations de fiefs avant 1200, il est inutile de chercher en Transylvanie des

cit., p. 99 peut se tranquilliser, car cette étymologie n'est point dangereuse pour les habitants (le „incolatum") roumains.

noms de personnes et des noms de lieux roumains avant cette date. C'est inutile aussi, en partie, même avant 1241, lorsque l'invasion des Tatares a pu détruire beaucoup de documents précieux des archives transylvaines.

La mention de la forteresse de Turda en 1075 dans un document concernant les régions situées à l'ouest de la Transylvanie est purement accidentelle.

Pour tous ces motifs nous devons considérer comme vraiment important le fait que nous trouvons néanmoins en Transylvanie des villages aux noms sûrement roumains déjà dans les premières années du XIII-e siècle.

Je ne citerai que les plus anciens : *Cocil* = *Căţel(ul)* dans le Sălăgiu en 1217, que nous trouvons à côté de *Moigrad* d'origine slave. Dans la même région il y a *Porţ*, en hongr. *Porcz* (*Porczy* en 1477), qui nous rappelle „portas Mezesinas” de l'Anonyme. Ensuite *Pun* = *Bun* en 1209 dans le Someş, *Zakapathaka* en 1297, etc.

Dans un document de 1228, concernant la région de Reghin, il est question d'une „meta” qui „descendit in vallem qui vocatur *Zeku*” ; ce nom, dérive plutôt du roum. „Părăul sec” (Ruisseau sec), „Secul”, que du hongr. *szék*, *szik* „nitrum”.

En 1243 nous trouvons mentionné pour la première fois „predium *Fata*” de Năsăud<sup>1</sup>, à côté de *Bachuna* qu'on doit lire *Băcina* et qui est un dérivé de *Baciu* < *baciu*.

Parmi les noms de la région de Cluj et de Gilău je mentionne : *Băciu*, hongr. *Bacs*, en 1263 *Ontelke*, donc le hameau de *On(u)* = „Ion”, en 1263, et surtout *Vlaha* attesté déjà en 1332—37 sous la forme hongroise *Olaşenes*. La forme *Vlaha* ou *Blaha* est le nom donné à ce village roumain par l'ancienne population slave qui vivait à côté des Roumains. Si le village avait été fondé après la conquête hongroise, il aurait dû avoir une forme correspondante au hongrois *oláh*.

Sur les deux fleuves des Târnave nous trouvons *Sâncelul*,

<sup>1</sup> Même si la première attestation était seulement de 1344, lorsque, selon *Szentpétery, Reg.*, I, no. 733, le document aurait été „copié”, le nom apparaît pourtant assez tôt. Il en existe d'autres attestations en 1366, 1380, etc. Quant à la dérivation d'un allemand *Fato*, *Fatto*, supposée par J. Wolf dans le *Programme* du Gymnase du Sebeşul-săsesc (1878—79, pp. 34—35) et reprise par *Kniezsa, ouvr. cit.*, pp. 47—51, elle n'est pas possible comme forme même (*Fato* n'aurait pas donné *Fata*) et aussi parce que les traditions liées à *Fata* parlent de son origine roumaine. A. Schullerus, *Siebenbürg.—sächs. Wb.*, II, pp. 319—320 croit que „*Fatha* kein deutscher Name ist”. Voir les détails chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 448—453.

hongr. *Szancsal*, qui dérive soit de *sânt(u)cel* „petit saint”, soit de *sâncel* „petit sommet”.

Un certain „*Cute iobagio castri de Torda*” se trouve mentionné déjà en 1268.

Bien que les Roumains du Pays de Făgăraș se trouvent mentionnés déjà en 1222 et en 1224, le nom de Făgăraș apparaît pour la première fois en 1291 seulement, le document de 1231 ayant été démontré comme faux. S'il n'est pas un dérivé d'un nom de personne, comme *Arpaș*, il pourrait bien être un diminutif de *făgariu*= „făget”= „forêt de hêtres” + suf. diminutif — *aș* (cf. le hongr. *Fogaraș*, saxon *Fugresch*).

Ces noms ne sont guère nombreux, mais ils suffisent pour nous montrer qu'au XIII-e siècle il y avait des Roumains dans toutes les parties de la Transylvanie.

Nous avons cité plus haut le bref passage de l'Anonyme où il dit qu'en Transylvanie, au moment de la conquête hongroise, il y avait des Roumains et des Slaves. Les Roumains ont pris à ces Slaves beaucoup de noms de lieux qu'ils ont conservés sous une forme plus rapprochée de la forme slave, que ne l'ont fait les Hongrois et les Saxons qui ont emprunté ces noms aux Roumains.

Certains d'entre eux ne pourraient même pas se présenter sous la forme qu'ils ont aujourd'hui si les Roumains n'avaient pas été directement en contact avec les Slaves, et cela avant l'arrivée des Hongrois ; car on sait qu'après la venue de ces derniers il n'y eut plus de pénétration slave en Transylvanie.

Nous citons comme noms de lieux de cette catégorie : *Vlaha* ou *Blaha* près de Cluj (*Olafenes*, en 1332—37), *Vlăhița* du district de Odorheiu („villa olachalis”, attesté en 1301), le nom du district *Vlașca* qui pourrait être identique au *Blökkumannaland* de Snorre Sturlusson de 1114, *Vlașca*, hameau dans le district de Romanăți, *Vlășia* dans le district de Ilfov, puis *Vlășceni* ; *Vlăheni*, *Blahnița*, etc., qui prouvent l'existence d'une population slave à côté de la population roumaine, la seule qui ait pu donner ces noms ; *Bălgrad*, (*Bellegrata*, attesté en 1097, *Bělŭgrad* au XVI-e siècle), traduit en hongrois par *Fehérvár*, puis *Gyula-Fehérvár* (proprement *Alba* („la Blanche”) de *Ghiula*, *ghiula* signifiant le chef petchénègue de la région de Alba ; *Alba-Iulia* a été faussement formée de *Alba-Gyulae* ou *Julae*, appelée ainsi en latin, et de *Alba-Transilvana*, allem. *Weissenburg*, puis *Karlsburg* ; *Târnavă*, traduit par les Petchénègues, qui se trouvaient dans ses envi-

rons, par *Kokel*, nom que les Saxons et les Hongrois empruntèrent plus tard, et auquel ces derniers ajoutèrent le hongr. *jó*, s'il est vrai que les Slaves n'y avaient pas ajouté leur propre *-ev* avant les autres; c'est ainsi que se forma le hongr. *Küküllő*; *Cernavoda* traduit en hongrois *Fekete-viz*, en allem. *Schwarzwasser*, etc.

La plus ancienne forme de *Turda* se trouve attestée en 1075; elle dérive du nom de personne *Turda* (formé de l'adjectif slave *tvŕrdŭ* „fort") qu'on rencontre souvent dans les chroniques et les documents anciens (hongr. *Torda*, saxon *Tordemburg*). *Cluj*, à son tour, (attesté d'abord sous la forme de *Clus* en 1173, 1499, lire *Kluš*), hongr. *Kolozsvár*, allem. *Klusenburg*, *Klausenburg*, dérive probablement du nom hypocoristique *Kluš*, du slave *Mikluš* „Nicolas"; de même *Sibiu* dérive d'un *Sibin* plus ancien et celui-ci du slave *siba* „Hartriegel" + suff. slave *-inŭ* (*Vipini*) attesté en 1192—96, *Scibin* en 1200). La forme hongroise *Szeben* s'est formée régulièrement du roum. *Sibin*. De même l'ancien saxon *Zibin*, aujourd'hui vulgairement *Zábāng*, *Tsibing*, dont l's initial est devenu *ts-* selon la phonétique de la langue saxonne, à qui nous avons repris le nom de la rivière *Țibin*. L'évolution contraire n'est pas possible: ni le hongr. *Szeben*, ni le saxon *Zibin* n'auraient donné en roumain *Sibin*, puis *Sibiu*, *Sibiu*.

Nous n'avons d'attestations que du XIII-e siècle pour: *Sad* (du slave *sadŭ*) qui a donné l'allemand *Zoodt*, le saxon *Tsōt* et de là le hongr. *Czód*; *Lovnic* (du slave *lovník*, „lieu pour la chasse") qui a donné par rapprochement du hongr. *löv-* „tirer un coup de fusil"), le hongr. *Lövnek*, d'où *Lemnek* et l'allemand *Leblang*, le saxon *Lisflank*; *Criș* (du nom de personne slave *Kriš* = *Crisius* = *Chrysonus*), d'où vient l'allemand *Kreisch*, le saxon *Kraeš* et le hongrois *Keresd*; *Slimnic* de *Slivnic* (du slave, *sliva*, „prunier" + suff. *-nic*), hongrois *Szelindek*; *Bistrița* (du slave *Bistrica*), d'où le saxon *Bistritz* et le hongr. *Besztercze*; *Zlatna* (du slave *zlatinŭ* „aureus", donc *Zlatna*), d'où le hongr. *Zalatna* et le saxon *Schlatten*; *Bârsa* du nom de personne *Bârsa*, *Bârsu*, *Bârs* (dérivé avec le suff. slave *-sa*, *-s* du radical *Ber-*, d'où se formèrent aussi *Berivoi*, *Berislav*, *Berisav*, etc.; cf. aussi *Borsa*, *Vlŭksa*, à côté de *Vlŭksan* et *Vâlsan*, comme aussi *Bârsa* à côté de *Bârsan*; le slave *Jesba*, *Živsa*, etc., puis le serbe *Brsa*, *Brsatići*, *Brisatići*, etc.), par quoi s'expliquent le saxon *Burtza*, *Burtzenland*, hongr. *Borsza*, et de là *Borcza*, *Barsza*, *Barcza*; *Brașov* du nom de personne *Braša* ou *Brajša*, *Braš(ul)* = „Bratoslav" + suff. *-ov*; d'où le hongr. *Brassó* et de là le roum. *Brașou*; *Râjnovul* (de

l'ancien bulgare *Žrūnovi* „du moulin”, proprement „vallée du moulin”), d'où le hongr. *Rózsnyó* (celui-ci aurait donné en roumain \**Rojneu* ou \**Ruhneu*) et le saxon *Rosenau*; *Caşin* (du nom de personne *Caş* < roum. *caş* ou du slave *Kašin*, celui-ci dérivant plutôt d'un nom de personne qui commence par *ka-* + suff. *-in*, que de *kaša*); de là le hongr. *Kászón* (avec *sz* < *ş* habituel chez les Szeklers et les „Ciangăi”, repris sous la forme roum. *Cason*, etc.

Nous avons quelques exemples classiques de noms repris par les Roumains au saxon ou du hongrois qui, par leur caractère certain, confirment la possibilité de ce que nous avons indiqué plus haut. Outre *Țibin* du saxon *Tsibin* ou *Zibin*, et celui-ci du roum. *Sibiñ* (du slave *Sibiñ*), je cite seulement *Boiu*, repris au hongr. *Bony*, plus ancien *Buny*, qui vient du roum. *Bun* et *Mardeş*, repris du hongr. *Mardos* qui vient du saxon *Mardesch* et celui-ci de l'ancien-roumain *Ardeş* (d'origine péetchénègue ou coumane, *Argeş*) et qui a pris naissance d'expressions comme *zum*, *am*, *rom Ardesch*.

Nous avons vu qu'il existe dans le Bihor, entre 1201 et 1235, un nombre de noms qui sont entrés aussi comme noms appellatifs en hongrois. Par exemple : *Fichur* (hongr. *ficsor*, *ficsur*), *Chula* (hongr. *csula*), *Chuma* (hongr. *Csoma*), *Moula* (hongr. *mula*), *Urda* (hongr. *orda*), etc.

Les Hongrois sont entrés en Transylvanie 100 ans après avoir pénétré en Pannonie, plus tard même dans certaines régions; il en résulte que les mots roumains partis de ce centre d'expansion apparaissent dans le hongrois, le ruthène, le polonais, etc. un peu plus tard que les mots venus de l'Ouest. Ces mots avancent du Sud-Est sur les hauteurs des Carpathes pour se rencontrer avec ceux qui viennent du Bihor et du Nord-Ouest. Il nous arrive ainsi d'être parfois dans l'impossibilité d'établir le point d'origine du mot roumain, comme c'est le cas pour le hongr. *bronză*, *brenza*, *brinza*, etc., attesté à Raguse en 1357, puis en 1546, d'abord dans le Nord; ou bien le cas de *czáp*, attesté en 1584; *sztronga* en 1551, etc.

C'est pourtant du Bihor et de la Transylvanie que vinrent : *ficsor* en 1202—3, *riþpa* de *răþă* (*ropó*, *rapó*, *ropaj*, *rępa*, *rapa*, *ropor*; en ruthène différentes dérivations; cf. *Ripafolua* = *Răpa* en 1336); *Gárd* de *gard* (*gárgya*, *gárgyál*—; *gárgyáz*—, ruth. *gard* et *hard*; *Gárd* en 1350); *berbecs* „vervex” en 1423 du pluriel *berbeci* de *berbec*; *suta* en 1468, *sutás* en 1437 de *şut*, — *ă* et *csutak* en 1602 de *ciut*, *ciutac*; *furkó*, XIV-e—XV-e siècles, nom de

personne en 1495 de *furcă*<sup>1</sup> ; *justély* en 1556 de *fuştel* ; *csercse* (*csercselye*) en 1585 du pluriel *cercele* (d'après *inele*, au lieu de *cercei*) de *cercel* ; *domikát*, *dèniká*, *demikát*) en 1585 de *dumicat*, *demicat* (par la perte du *-t* considéré comme suffixe de l'accusatif), etc., etc.

Et il faut mentionner d'une manière spéciale le fait suivant : aucun des éléments hongrois qui ont pénétré dans le roumain et qui ont été étudiés récemment par L. Treml, n'est plus ancien que *ficsór* ou *gárd* qui entrèrent du roumain dans le hongrois, car les plus anciens de ces éléments hongrois se rencontrent dans les documents slaves, „gegen Ende des XIV Jh.” seulement.

#### IV. Conclusions.

Ces circonstances nous prouvent que l'immigration des Roumains sur les territoires aujourd'hui occupés par eux ne s'est pas produite au XIII-e siècle seulement ; elles infirment donc ce qu'on a appelé la „pénétration lente et inobservée [des Roumains] dans la région sud-orientale de la Transylvanie”, selon la théorie de Rösler et surtout des savants hongrois qui la compliquent encore en parlant aussi d'une immigration bulgare-turque ; de même il apparaît qu'il ne peut être question de leur avance du côté du Sud-Est, sur la route des Carpathes, jusqu'en Moravie.

On peut parler au XIII-e siècle tout au plus de la fin de la grande expansion roumaine. Les Roumains ont été trouvés par les Hongrois non seulement sur les territoires qu'ils occupent aujourd'hui, mais sur un espace beaucoup plus vaste, ayant leurs habitations stables et une organisation sous forme de „voïvodats” et de „cnézats”. Si les Roumains étaient venus dans les régions conquises par les Hongrois seulement après l'arrivée de ces derniers, la colonisation d'un élément aussi nombreux n'aurait pas pu ne pas être mentionnée dans les chroniques et les documents ; d'autant plus que nous le trouvons, dès les XI-e—XII-e siècles, simultanément en Pannonie, en Moravie, dans les Carpathes du Nord-Est et en Galicie, dans le Banat, les monts Apuseni et la Transylvanie.

<sup>1</sup> Le mot se trouve dans *Kolozsvári Glosszók*, M. Nyr, XXXVI, p. 178 ; 1495 : Szamóta-Zolnai, M. Okl. Sz, 279 ; 1553 : *Magyar Nyelo*, XXV, p. 236 (cf. aussi *furkós bot*) et sa dérivation du lat. *furca*, comme l'affirme K n i e z s a, *ouvr. cit.*, p. 56 n'est pas possible. Le roum. *furcă* signifie „Spiess” et le roum.—ă donne normalement—o,—ó en hongrois (cf. *forşat*, *borbát*, *sipirkó* < \*şopărcă = şopărlă (= lézard). L'explication de A l b e r t Y, M. Nyr, XXIII, p. 3—5, du vénitien *forcón* = *farcone* est fautive.

Une série de faits linguistiques nous prouve encore que l'expansion des Roumains ayant comme langue le daco-roumain a eu son centre principal dans les deux Mésies.

Les documents attestent que les Roumains de la Mésie avaient comme article *-ul*, qu'il prononçaient *-č* et *ǵ*, qu'ils ne palatalisaient pas les consonnes labiales, qu'il ne connaissaient pas le rhotacisme de l'*n* et qu'ils n'avaient pas l'*a* prothétique. Les mêmes particularités se trouvent avant le XIV-e siècle partout chez les Roumains de la Pannonie, de la Moravie, des Carpathes, des monts Apuseni, du Banat et de la Transylvanie. La transformation de l'*n* en *r* (rhotacisme) est attestée par les documents au XV-e siècle seulement et la palatalisation des labiales apparaît dans le Nord seulement au XVI-e siècle.

Les différentes directions de l'expansion, telles qu'elles ont été esquissées dans les pages précédentes, expliquent la possibilité qu'on a de diviser les particularités de la langue roumaine en trois catégories : l'une occidentale, ayant tendance à avancer vers le Nord-Est ; une autre représentant un courant venant du Nord-Ouest vers le Sud-Est (le courant qui avance sur les sommets des Carpathes) de la Mésie occidentale et de la Pannonie ; enfin la troisième qui vient du Sud-Est vers le Nord et le Nord-Ouest.

La direction venant de Pannonie explique l'origine de certains éléments albanais de notre langue ; celle de la Mésie explique l'origine grecque de certains éléments de la vie pastorale roumaine que nous avons portés jusque dans le Nord des Carpathes et que nous avons prêtés aux populations de ces régions-là ; de même la forme slave méridionale et slovaque de certains noms de personnes et noms de lieux, de même que certains mots chez les Roumains qui habitent les régions situées le plus au Nord ; enfin certaines concordances inattendues avec les dialectes du Sud du Danube, surtout cet aspect particulier du roumain qui a fait dire à G. Weigand que le roumain est une „langue romane balkanique”.

Seule l'hypothèse des trois courants d'expansion indiqués plus haut nous permet de comprendre pourquoi on trouve dès le XII-e siècle des éléments roumains ayant pénétré dans le hongrois transdanubien et dans les parlers de la Moravie et pourquoi d'autres éléments commencent à y pénétrer au XIII-e siècle venant de Transylvanie ; pourquoi il existe des mots roumains non seulement dans le serbo-croate et le bulgare, mais aussi dans

la langue des Slovènes, des Slovaques, des Allemands de l'Autriche, des Polonais et des Ruthènes.

Les Roumains de Macédonie et leur dialecte avec l'article en *-lu*, la prononciation *ts* et *dz* de *č* et *ǵ*, qui est très ancienne, l'*a* prothétique, l'absence de trace de rhotacisme, mais la présence des labiales palatalisées, comme nous l'avons rappelé plus haut, ont pu se former sur le territoire qu'ils occupent aujourd'hui, tandis qu'une partie d'entre eux a pu descendre des régions plus septentrionales, mais ils diffèrent essentiellement des Roumains de la Mésie.

Comme le montre leur langue, les Meglénites sont descendus des régions du Nord-Est plus rapprochées des Roumains de la Mésie jusque dans les lieux qu'ils occupent aujourd'hui.

Quant aux Istro-Roumains, ils semblent être des Daco-Roumains ayant connu le phénomène du rhotacisme et qui se sont superposés à l'ancien élément roumain sans rhotacisme des régions aujourd'hui croates et italiennes. Cela à cause de l'aspect de leur langue qui se rapproche beaucoup du dialecte daco-roumain, n'ayant que les éléments albanais de ce dernier, le rhotacisme n'étant attesté dans ce parler qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle et n'y devenant jamais général, comme c'est le cas d'ailleurs dans les régions daco-roumaines septentrionales aussi, qui l'ont connu et le connaissent encore.

N. DRĂGANU

Ancien membre de l'Académie Roumaine